
MONTREAL
SISTERHOOD
SMASH IT UP! EDITION
Montreal
Sisterhood
montréal
Sisterhood
SISTERHOOD

Table des matières

Édito.. 2

5 ans de 8 mars.. 3

Ta main sur mon cul, ma main sur ta gueule : Réflexion sur l'usage de la violence face aux comportements et agressions sexistes.. 10

5 femmes inspirantes.. 13

Respect et consentement.. 23

L'usage de la prostitution au cours du XIXe et XXe siècle lors de la colonisation française et dans les camps de concentration nazi.. 26

Entrevue avec War on Women.. 29

Riot Grrrl : Punk-rock, anticapitalisme et féminisme! (Hyènes en jupons).. 34

Arrêtez de me voir comme une femme fragile et exotique à sauver! (Hyènes en jupons).. 39

Entrevue : Solène des Brixton Cats.. 44

Entrevue : No Chaser.. 53

Femmes et prisons : Réappropriation de la violence et des armes par les femmes.. 57

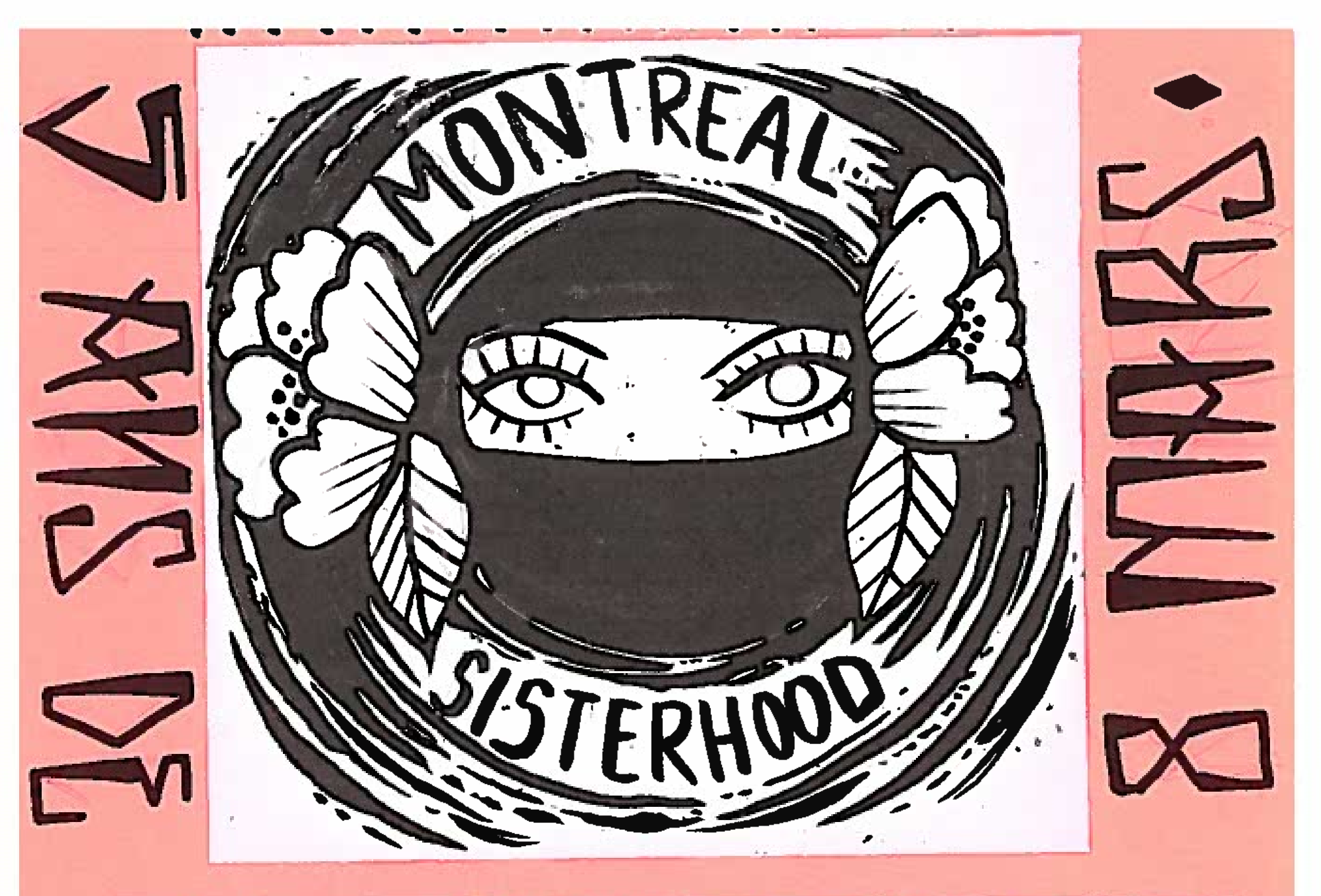
Retour sur la tournée d'ateliers du Montreal Sisterhood en Europe.. 65

Afin de souligner le cinquième anniversaire de sa formation, le Montréal Sisterhood vous propose cette deuxième édition de Smash it up!. Celle-ci est un retour sur cinq années de lutte féministe menée dans nos vies privées, dans les milieux alternatifs, contre-culturels et dans la rue. Publié à l'occasion de la journée internationale des femmes, ce zine a pour objectif d'aborder différents sujets dans une perspective féministe radicale et de mettre en valeur les talents des femmes y ayant contribué, que ce soit au niveau de l'écriture, du dessin ou du montage. Nous tenons donc à remercier nos collaboratrices indépendantes ainsi que le collectif les hyènes en jupons.

Vous pourrez y lire des entrevues, des témoignages et des textes abordants divers sujets. À travers cette collaboration d'artistes et de rédactrices, nous voulons réaffirmer et renforcer la construction des solidarités féministes afin de mener une lutte de tous instants contre les manifestations de la culture patriarcale.

Bonne lecture!





Le 8 mars prochain, le Montréal Sisterhood soulignera, pour une cinquième année consécutive, la journée internationale des femmes et du même coup, son cinquième anniversaire. Depuis notre création, à l'été 2010, nous tentons, chaque année, de souligner cette journée à notre façon. Nous profitons de ce moment international pour se remémorer les luttes féministes passées ainsi que celles qui restent à mener tant que le patriarcat ne sera pas derrière nous ! Fidèles à nos objectifs et à nos moyens d'action, nous essayons d'allier la lutte à la fête en organisant des activités à la fois culturelles et politiques. Nous voulons aussi que nos activités soit autant dans la réflexion que l'action. Voici un retour sur les cinq premiers 8 mars du Montréal Sisterhood.

•2011•

C'est le 5 mars 2011 que nous organisons notre première journée internationale des femmes. Nous avions alors choisi d'organiser une conférence, avec un thème bien à nous ; "Femmes et antifascisme au Québec". Étant issues de ce mouvement et souhaitant travailler surtout à l'intérieur de celui-ci, ce thème s'imposait par lui-même. Le but de la conférence était de donner la parole aux femmes du milieu, mais aussi de commencer à décrire et expliquer en quoi consistent la place et les rôles des femmes dans nos groupes et espaces. Nous voulions aussi démontrer que l'image masculine du mouvement antifa est fausse et que, même si elles sont moins présentes, il y a des femmes tout aussi bad ass! Durant la présentation, nous avons pu entendre des témoignages de femmes s'étant impliquées dans différents groupes tels Red and Anarchist skinhead (RASH) - Montréal (3 générations), Skinhead against racial prejudices (SHARP) (1ère géneration), Anti-Racist Action (ARA) et Antifa-MTL. S'en ai suivi une période d'échanges. Il est aussi à noter que nous donnerons un atelier résumé de la conférence dans la ville de Québec quelques semaines plus tard.

Parmi ceux-ci ; d'abord le fait que les premières s'ayant impliqué avaient comme caractéristique de pouvoir s'affirmer, soit grâce à un caractère fort ou à une bonne expérience politique passée. Ses femmes ont su se tailler une place et ainsi débroussailler le chemin pour nous ... pour en venir, il y a cinq ans, à la création du Montréal Sisterhood et par le fait même, permettre à une plus grande quantité et diversité de femmes de s'impliquer dans notre milieu. Ensuite, la question de la division genrée du travail militant a aussi été abordée ; les apports des femmes se font surtout au niveau des volets logistiques et organisationnels. Par contre, nous sommes toujours un peu moins prises au sérieux et ce, surtout lors des tâches impliquant de la confrontation. À ce sujet, la question de la confrontation physique demeure un enjeu clé. Les conférencières ont aussi parlé de la socialisation et de l'importance de déconstruire les rôles que nous avons appris. Ce qui n'est pas toujours simple car

lorsque les femmes agissent plutôt de façon masculine, comme en utilisant la violence, elles se font taxer d'hystériques ou de folles. Finalement, la question de la relation au fascisme a aussi été abordée. Pour certaines, les femmes ont d'autant leur place dans le mouvement antifa car elles sont directement menacées par les idées d'extrême-droite. Une grande présence de femmes est également un atout pour nous ; ça nous rend plus nombreux et nombreuses que les fachos qui eux, ont très peu de filles dans leur rangs vu leur vision de ces dernières. D'ailleurs, lors des altercations entre fachos et femmes antifa, nous avons pu remarquer que les réactions de ceux-ci tournaient autour de trois type de comportement : nous ignorer, nous "déféminiser", c'est-à-dire nous traiter de laides, de lesbiennes, etc. ou nous faire des menaces de violences sexuelles... jamais traitées en égale, bref. En conclusion, nous avons pu dire que le Montréal Sisterhood est le fruit du travail passé fait par ces femmes. De plus, le collectif est pertinent car il parle clairement de sexisme et de patriarcat dans notre milieu, ce qui est toujours d'actualité et vise à combattre l'extrême-droite qui consiste en une menace pour les droits des femmes.

La soirée s'est terminée par une petite soirée DJ. L'évènement fut un franc succès et nous étions bien contentes de voir une aussi grande participation pour notre premier événement politique !

Deuxièmement, toujours en 2011, nous appelons à un contingent dans la manifestation féministe radicale organisée par Femmes de diverses origines sous le thème "Les esclaves des esclaves se lèvent!" qui a lieu le mardi 8 mars. Nous nous rejoignons à 18h00 au point de départ de la marche, au Square Cabot. Notre contingent compte une vingtaine de filles ainsi que nos deux nouvelles bannières. Plusieurs de nos camarades masculins sont présents à l'arrière de la manifestation tel que demandé par les organisatrices. Cependant, plusieurs manifestantes seront déçues par la manifestation. En effet, certains hommes et organisations politiques prennent un peu trop de place. Commence alors à germer l'idée d'une marche non-mixte et aux accents un peu plus libertaires.

• • •

Après la manifestation, nous nous rejoignons à la défunte Maison du Reggae, jadis située sur la rue Saint-Denis pour voir performer le groupe hip-hop montréalais Micro Armés. La soirée se termine avec deux de nos dj favorites, Queenstitt et DJ Shawie, qui nous font danser sur des sons hip-hop, reggae et soul mettant des femmes de l'avant.

• 2012 •

Deux soirées sont organisées pour célébrer le 8 mars 2012.

La première est une exposition d'œuvres artistiques ayant lieu le jeudi 8 mars à l'Alizé. On peut y observer plusieurs œuvres à caractère féministe, mettant des femmes de l'avant ou crées par des allié-e-s du collectif. Peinture, graffiti, photo, projection, arts visuels, il y en a pour tous les goûts. La soirée est un succès, surtout pour le réseautage. En effet, on commence à attirer plus que notre propre petit milieu, on rencontre d'autres féministes et de nouvelles personnes intéressées par nos luttes et nos activités.

Le samedi 10 mars, nous osons en tentant une présence dans le mouvement hip-hop. Bien que nous soyons moins proches de cette scène, nous identifions plusieurs similitudes avec nos milieux ; une contre-culture avec des racines émancipatrices, mais où le sexisme demeure très présent ... En effet, le hip-hop est souvent caractérisé comme dégradant pour les femmes et où ses dernières occupent une place de second rang. Or, plusieurs artistes n'adhèrent pas à cette mentalité et c'est ce que nous voulons promouvoir. Alors, pour l'occasion, nous réunissons aux Katacombes plusieurs artistes féminines telles Aurélie Djee (Suisse), Sarasheline (Montréal), Marième (Québec) et Kella (Montréal). Nous avions aussi des rappeurs sympathiques à notre cause tels Filigrann, Obia le chef, El Cotola, Showme et Webster. D'ailleurs ses deux derniers nous écrirons une superbe chanson intitulée Lysistrata. Nous sommes un peu déçues du nombre de personnes présentes vu l'excellent line-up que nous avions réussis à avoir. De plus, nous avons le sentiment que nous ne sommes pas arrivées à bâtir des liens solides avec des femmes de ce milieu.

• • •

Une mini-compilation sortira plus tard, comprenant entre autre des artistes ayant performé-e-s lors du concert ou des artistes ami-e-s. On y retrouve aussi des extraits de la soirée ainsi que des entrevues avec des membres du Montréal Sisterhood.

•2013•

Dans le cadre de la journée internationale des femmes 2013, nous nous allions au Collectif opposé à la brutalité policière (COBP) pour organiser une journée d'atelier suivi d'un concert punk, oi! et hardcore que nous nommerons "Stand up, fight back!" L'évènement, qui a lieu aux Katacombes, s'inscrit aussi dans le mois contre la répression policière.

Les ateliers sont variés et tentent d'allier les questions de violences et répression policières à celle du patriarcat ; autodéfense de base, fabrication de patch d.i.y. , nos droits face à la police, comment reconnaître les attitudes patriarcales et finalement, un de nos classique; "Femmes, extrême-droite et anti-fascisme".

En soirée, c'est Apostoloi, Action Sédition et Ab Irato qui viennent conclure la soirée par leurs prestations. Bref, une journée pleine de variétés, avec une très bonne participation, beaucoup d'échanges et plein d'alliances renforcées.

•2014•

Pour nous, le 8 mars 2014 est synonyme d'ambition. Après trois années d'expérience, nous étions définitivement plus confiantes en nos capacités et plus solides. Nous visions quelque chose de plus important que les années précédentes. Ce que nous réussirons en réalisant deux nouveautés (auxquelles nous rêvions en cachette) depuis longtemps ; organiser une manifestation et sortir, enfin, notre propre zine.

D'abord, nous nous sommes lancées dans l'aventure d'organiser notre première manif. Nous n'étions pas seules ! En effet, nous l'organisions conjointement avec le collectif féministe radicale non-mixte Les Sorcières ainsi qu'avec le comité femmes du Collectif libertaire Montréal.

• • •

La manifestation comportait une importante particularité ; elle était non-mixte ! Cela faisait quand même assez longtemps que nous n'avions pas vu ça. Et après avoir entendu les commentaires des femmes présentes, nous avons réalisé à quel point cette action correspondait à un besoin. En effet, la grève étudiante de 2012 avait mis en lumière le sexisme vécu au sein des mouvements étudiants et militants. Elle avait aussi montré l'image de nombreuses femmes et féministes qui s'étaient impliquées à combattre cela. La manifestation venait, entre autre, redonner des forces à toutes celles qui s'étaient fait chier dans les contextes militants mixtes. Le thème de la manifestation faisait également écho à tout cela. Nous avions choisi d'aborder la culture du viol / la notion de consentement, notamment suite à des dénonciations d'agressions sexuelles et de viol dans le milieu étudiant.

Or, il ne faut pas penser que la manif n'était qu'étudiante ; il y avait des femmes de différents âges et milieux.

Bien sûr, le caractère non-mixte de la manifestation a aussi bien fait jaser et ce, surtout sur les médias sociaux. On nous accusait d'être exclusives, de faire du "sexisme inversé" et de diviser la lutte. Le pire était que la majorité des commentaires négatifs provenaient d'hommes qui ne seraient jamais venus à une marche féministe. Mais toutes ces attaques ont aussi eu des retombées positives. D'abord, nous avons pu constater que plusieurs camarades hommes de notre milieu avaient changé de discours face à la non-mixité. Plutôt contre lors de notre formation, ils ont été à nos côtés pour légitimer notre démarche. Ensuite, nous avons vu que les antiféministes n'étaient pas capable de de mobiliser concrètement contre nous. Finalement, nous avons vu que nous étions entièrement capables de nous tenir debout face à l'adversité et pour défendre nos convictions.

La manifestation, qui débutait au Square Béthune, a réuni environ 200 femmes et s'est presque parfaitement déroulée (nous avions prévu des projections qui ont moins bien fonctionnées que prévu). Nous avons reçu énormément de commentaires positifs des manifestantes.

Après la manifestation, qui s'est terminé devant les Katacombes, nous avions organisé une petite soirée qui servait, en même temps, de lancement de notre zine.

En effet, 2014 est l'année où nous avons débuté le Smash it up!, notre propre zine. Depuis les débuts de notre collectif, nous avions notre section dans le zine Casse Sociale produit par le RASH-Montréal. Mais nous avions l'envie d'écrire dans un format qui nous ressemblait plus et avec plus de liberté.

C'est alors, qu'après plusieurs mois de travail, nous avons sorti la première édition du Smash it up!, qui avait pour thème le consentement. Ainsi, plusieurs articles abordaient les questions d'agressions et de violences sexuelles. Nous avons aussi pu compter, encore une fois, sur des collaborations des Sorcières et du Collectif libertaire Montréal.

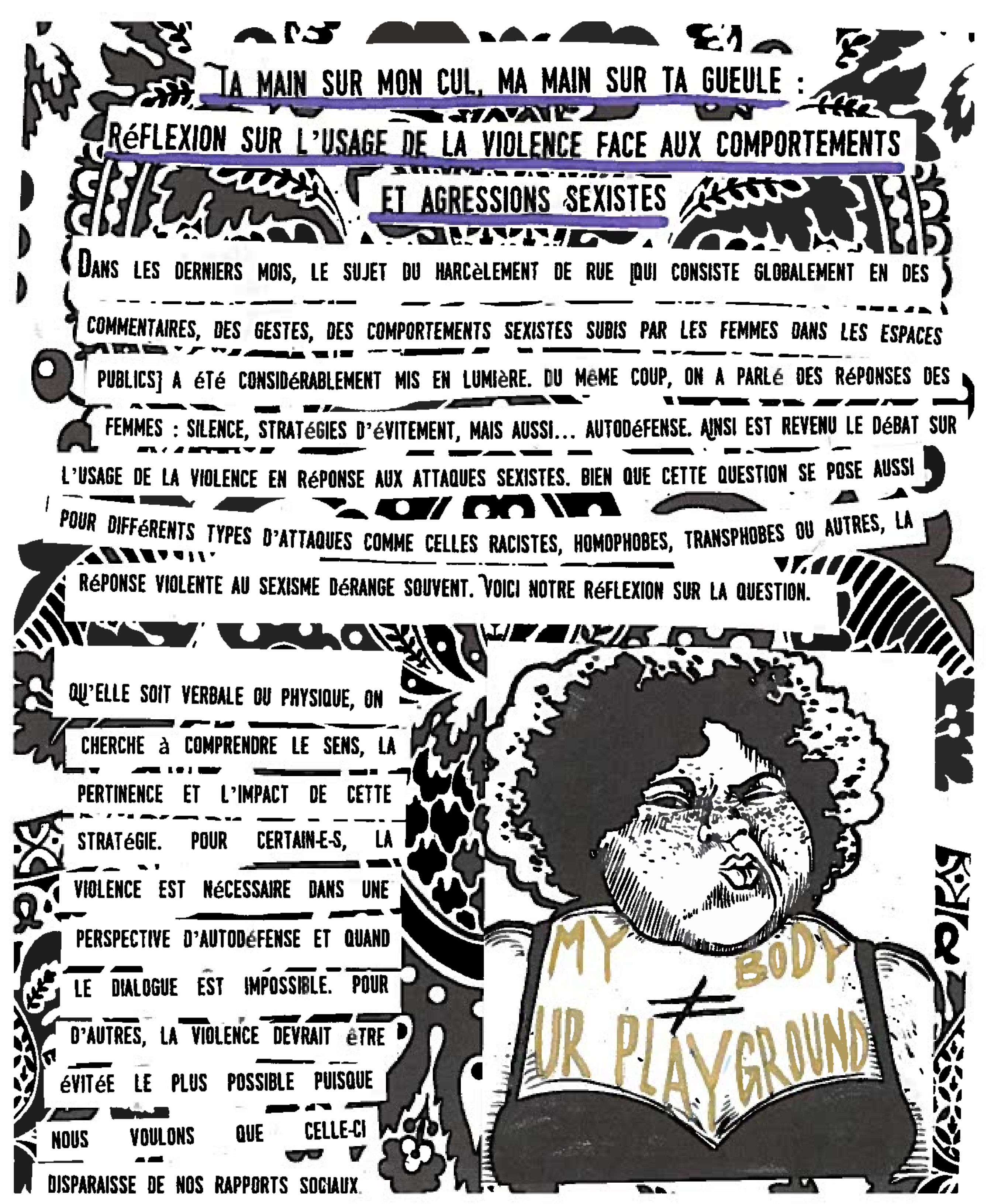
L'ambiance lors du lancement était vraiment exaltante puisque nous venions de terminer la manif ! Bref, une super soirée !

•2015•

Bien qu'au moment d'écrire ses lignes, le 8 mars 2015 n'a pas encore eu lieu, nous pouvons tout de même vous faire part des activités qui y sont prévues. D'abord, tout comme l'année dernière, nous éditerons notre propre zine, le Smash it up! . Pour cette deuxième parution, que vous avez probablement entre les mains en ce moment, nous vous réservons un spécial 5 ans. Vous y trouverez, entre autre, nos plus beaux dessins, des textes de bilans et perspectives, des figures qui nous ont marquées, etc. Le lancement se fera en même temps qu'une exposition de tous nos artworks et nos affiches des évènements réalisés à travers les années. Ensuite, avec toutes les œuvres exposées, aura lieu une vente aux enchères silencieuses. Des copies en format réduit seront aussi disponibles à petits prix.

Puis, la soirée se terminera avec un concert punk, crust et métal! Nous pourrons entendre nos amies de No Chaser (Montréal), suivi de Saw Mass (Montréal), puis de Show of Bedlam (Montréal) et finalement, Ahna de Vancouver.

Un autre succès en perspective !!



TA MAIN SUR MON CUL, MA MAIN SUR TA GUEULE :

RéFLEXION SUR L'USAGE DE LA VIOLENCE FACE AUX COMPORTEMENTS ET AGRESSIONS SEXISTES

DANS LES DERNIERS MOIS, LE SUJET DU HARCèLEMENT DE RUE [QUI CONSISTE GLOBALEMENT EN DES COMMENTAIRES, DES GESTES, DES COMPORTEMENTS SEXISTES SUBIS PAR LES FEMMES DANS LES ESPACES PUBLICS] A éTé CONSIDéRABLEMENT MIS EN LUMIèRE. DU MêME COUP, ON A PARLé DES RéPONSES DES FEMMES : SILENCE, STRATéGIES D'éVITEMENT, MAIS AUSSI… AUTODéFENSE. AINSI EST REVENU LE DéBAT SUR L'USAGE DE LA VIOLENCE EN RéPONSE AUX ATTAQUES SEXISTES. BIEN QUE CETTE QUESTION SE POSE AUSSI POUR DIFFéRENTS TYPES D'ATTAQUES COMME CELLES RACISTES, HOMOPHOBES, TRANSPHOBES OU AUTRES, LA RéPONSE VIOLENTE AU SEXISME DéRANGE SOUVENT. VOICI NOTRE RéFLEXION SUR LA QUESTION.

QU'ELLE SOIT VERBALE OU PHYSIQUE, ON CHERCHE à COMPRENDRE LE SENS, LA PERTINENCE ET L'IMPACT DE CETTE STRATéGIE. POUR CERTAIN-E-S, LA VIOLENCE EST NéCESSAIRE DANS UNE PERSPECTIVE D'AUTODéFENSE ET QUAND LE DIALOGUE EST IMPOSSIBLE. POUR D'AUTRES, LA VIOLENCE DEVRAIT êTRE éVITéE LE PLUS POSSIBLE PUISQUE NOUS VOULONS QUE CELLE-CI DISPARAISSE DE NOS RAPPORTS SOCIAUX.

SI NOUS CROYONS QUE L'éDUCATION POPULAIRE EST CERTAINEMENT LA MéTHODE IDéALE AFIN D'AMENER DES RéFLEXIONS ET INCITER LE CHANGEMENT, FORCE EST D'ADMETTRE QUE CELLE-CI NE S'APPLIQUE PAS à TOUS LES CONTEXTES. QUE FAIRE AVEC UN GARS RELOU DANS UN PARTY ? AVEC UNE MAIN BALADEUSE DANS UN SHOW ? AVEC DES COMMENTAIRES DéGUEU DANS LA RUE ? EN EFFET, LE SEXISME ORDINAIRE, ON LE VIT DANS NOTRE MILIEU DE TRAVAIL, à L'éCOLE, DANS LA RUE, DANS NOS ACTIVITéS SOCIALES, ET CES LIEUX ET/OU SITUATIONS NE SONT PAS TOUJOURS PROPICES à DE RéELLES DISCUSSIONS, AUXQUELLES LES DEUX PARTIES SONT INTéRESSéES DE PARTICIPER.

POUR NOUS, LA VIOLENCE CONSTITUE AUSSI UNE STRATéGIE D'AUTODéFENSE LéGITIME PUISQU'ELLE EST EN RIPOSTE à UNE VIOLENCE QUI NOUS A éTé IMPOSéE. ELLE PERMET AUX FEMMES DE S'APPROPRIER CE MOYEN DE DéFENSE DANS UNE OPTIQUE D'EMPOWERMENT Où ELLES PRENNENT CONTRôLE DE LA SITUATION ET DE L'ESPACE. ELLE PERMET DE DéMONTRER SA FORCE, MAIS AUSSI DE DéSTABILISER L'AUTRE ET DE RENDRE LA SITUATION SéCURITAIRE. CONTRAIREMENT AU SILENCE, LA VIOLENCE A, SELON NOUS, UN EFFET à COURT TERME, MAIS AUSSI à LONG TERME PUISQU'ELLE DéTRUIT DES STéRéOTYPES ET ENCLENCHE UNE RéFLEXION. CERTAIN-E-S DIRONT QUE LA VIOLENCE EST UNE ATTITUDE PATRIARCALE OU AUTORITAIRE. NOUS CROYONS QUE CE GENRE DE COMMENTAIRE RENFORCE LES STéRéOTYPES. LA VIOLENCE EST MASCULINE QUE SI NOUS VOULONS QU'ELLE LE SOIT. ELLE EST UNE PULSION NON GENRéE, QUI EST RESSENTIE AUTANT CHEZ LES HOMMES QUE CHEZ LES FEMMES, MAIS ON S'ATTEND à CE QUE CELLES-CI DISCUTENT DAVANTAGE. LORSQUE DES FEMMES QUI UTILISENT CETTE MéTHODE, COMME CE N'EST PAS DES CARACTéRISTIQUES SOCIALEMENT ATTRIBUABLES à CELLES-CI, LE RENVERSEMENT DU STéRéOTYPE SEMBLE INCONFORTABLE POUR CERTAINS QUI CHERCHERONT UNE EXPLICATION QUI PERMETTRA DE NOUS CASER DANS DES NORMES SOCIALES. ON ESSAIERA PARFOIS DE NOUS ABAISSER à « CRISSE DE FOLLES » OU à DES PERSONNES TROP éMOTIVES, ETC., AFIN DE RéDUIRE NOTRE ACTION. ÇA AUSSI, C'EST DU SEXISME ORDINAIRE. DANS LES MILIEUX DE GAUCHE, IL Y A UNE CERTAINE GLORIFICATION DE LA VIOLENCE LORS DE CONFRONTATION AVEC DES NAZIS, DES FACHOS, DES SCABS, DES FLICS

OU DES RéACS. CE TYPE D'ACTION N'EST PAS REMIS EN QUESTION ET NE LE SERAIT PAS NON PLUS DANS LE CONTEXTE Où UNE PERSONNE RACISéE SOUHAITERAIT SE DéFENDRE. MAIS NOUS, QUAND ON UTILISE LA VIOLENCE, NOUS SOMMES «TROP INTENSE». OUI, LE SEXISME EST RéEL ET NOUS FAIT VIOLENCE QUOTIDIENNEMENT. NOTRE RéACTION AGRESSIVE EST LéGITIME PUISQU'ELLE N'EST QUE LE REFLET DE CELLE-CI.

POUR TERMINER, LA RéALITé EST QUE PARFOIS NOUS PRéFéRONS GARDER LE SILENCE DEVANT CE TYPE D'ATTAQUE, CAR OUI, NOUS POUVONS AVOIR PEUR, CE QUI EST TOUT à FAIT NORMAL. IL FAUT SE SENTIR à L'AISE DE PRENDRE DES MOYENS QUI NOUS CONVIENNENT. PAR CONTRE, LA RéALITé EST QUE BIEN SOUVENT CETTE PEUR EST RELIéE à LA CONFIANCE EN NOUS-MêMES PUISQUE NOUS AVONS été CONDITIONNéES AINSI.

L'ORGANISATION D'ACTIVITéS NON MIXTES D'AUTODéFENSE OU DE SPORTS DE COMBAT EST ENTRE AUTRES, UN BON MOYEN POUR POUSSER SES LIMITES, PRENDRE CONSCIENCE DE SA FORCE, DéVELOPPER SA CONFIANCE EN SOI ET ENVERS LES AUTRES.

YOU FIGHT

LIKE A GIRL...

GOOD.



If I can't dance, I don't want to be part of your revolution -Emma Goldman

Emma Goldman



C'est dans le contexte de la lutte pour la journée de 8 heures, initiée par la Mobilisation ouvrière historique du 1er Mai 1886, qui entraînera le massacre de Haymarket Square et la pendaison de 5 anarchistes, qu'Emma Goldman fait son entrée dans le mouvement anarchiste américain. De ses premières contributions au journal anarchiste Die Freiheit, à l'organisation du meurtre du riche industriel nommé Frick, Emma Goldman est devenue l'oratrice qui a fait lever les foules ouvrières les plus importantes de l'histoire américaine. Par sa pratique radicale de la propagande et sa capacité à mobiliser les masses, elle devient l'ennemie principale aux États-Unis. Ainsi, elle fut emprisonnée à plusieurs reprises pour ses actions militantes liées à la lutte pour l'accès à la contraception et à la lutte antimilitariste. Elle fonde également le journal anarchiste Mother Earth en 1906. Même si elle se dissociait des mouvements pour le droit de vote des femmes, Emma Goldman a offert un apport important au mouvement féministe par sa pratique de l'amour libre et par la politisation qu'elle a faite des rapports sociaux entre les sexes dans le mouvement anarchiste.



Jails and prisons are designed to break human beings, to convert the population into specimens in a zoo – obedient to our keepers, but dangerous to each other.
–Angela Davis

Angela Davis



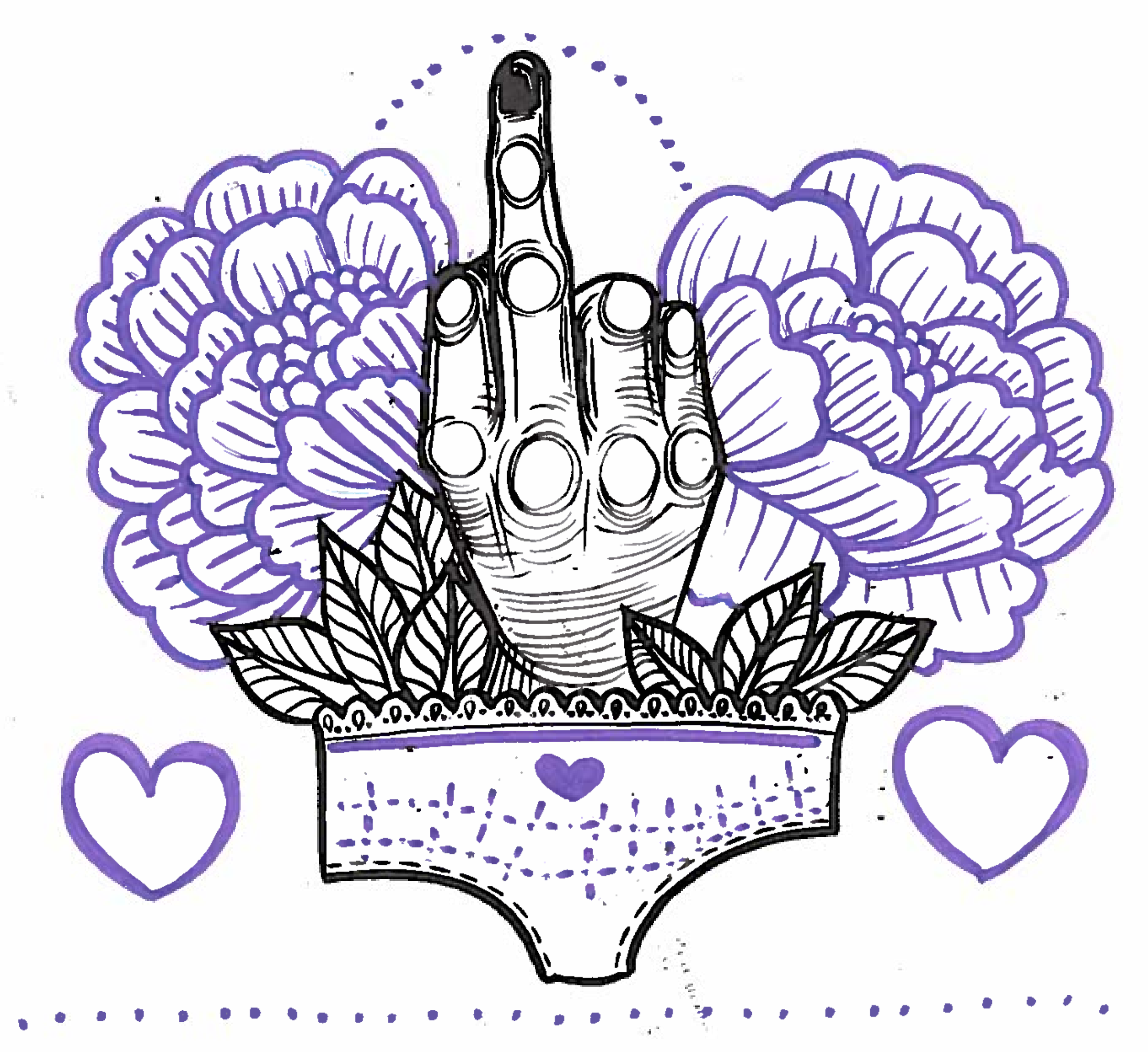
She Stood up against the State, She Stood up against its Violence: its Racism, its imperialism, its Capitalism & its Sexism. She Stood up for what She Believed in & used her Voice to Make The State Know that it was enough. Angela Davis, by the age of 18 joined the Black Panther Movement, & also joined the Communist Party, & hasn't Stopped Until this day denouncing the Violence of the Prison System in America & around the World. Her Fight against the imperialist prison complex & the death penalty has brought to light its impact on Communities; on Women & Men of Color, & the System Behind it, established by its Capital Power. She Shows us that there is no Revolution unless all oppressions are abolished, & that the State Should not be Surprised when People react to its Violence with the Same Force.



Si un pouvoir quelconque pouvait faire quelque chose, c'était bien la Commune composée d'hommes d'intelligence, de courage, d'une incroyable honnêteté et qui avaient donné d'incontestables preuves de dévouement et d'énergie. Le pouvoir les annihila, ne leur laissant plus d'implacable volonté que pour le sacrifice. C'est que le pouvoir est maudit et c'est pour cela que je suis anarchiste –Louise Michel

LOUISE MICHEL

Malgré les désillusions, les injustices, la déportation, la prison, elle n'a jamais failli à ses valeurs, n'a jamais choisi l'abandon des luttes. Il n'y a guère beaucoup de personnages aussi complets. Féministe, elle pose des questions toujours actuelles : l'égalité entre les hommes et les femmes, le travail, le salaire, ect. Elle amène même la question de l'organisation non mixte, sans pour autant être opposée aux hommes avec lesquels elle milite activement. Durant sa déportation en Nouvelle-Calédonie, elle se range du côté du peuple Canak, opprimé par les colons, ainsi que des Algérien-ne-s, eux aussi déporté-e-s. Institutrice, elle donne une importance capitale à l'éducation. Car pour elle "La tâche des instituteurs, ces obscurs soldats de la civilisation, est de donner au peuple les moyens intellectuels de se révolter". Après son retour de déportation, elle manifeste au côté des "sans travail". Femme de terrain, elle est aussi écrivaine et poète. Ses écrits révèlent une femme passionnée, fervente militante, défenseure du peuple. Enfin, n'oublions pas que nous lui devons le fameux drapeau noir, emblème anarchiste.



My mom was a housewife, and wasn't somebody that people would think of as a feminist, and when Ms. magazine came out we were incredibly inspired by it, I used to cut pictures out of it and make posters that said 'Girls can do anything,' and stuff like that, and my mom ... took me to the Solidarity Day thing, and it was the first time I had ever been in a big crowd of women yelling, and it really made me want to do it forever.
-Kathleen Hanna

Kathleen Hanna



A young girl from Portland, Oregon, who absolutely needed to get her point across to all women out there. Became a women's rights activist & singer of 3 Bands: Bikini Kill, Le Tigre & The Julie Ruin. Bikini Kill signed with an independent record label "Kill Rock Stars" that had also signed other Bands & later became known as the 'Riot Grrrl Movement' -- A catchall term for 1990's punk rock bands identified with radical politics & third wave feminism. Her 3 main interest as a teenager were: going to shows, smoking weed & drinking alcohol. Sound familiar? She's just a normal woman like any other, who went through many different life changing experiences, & personally I think she's someone to look up to. A very inspiring woman that still hasn't given up & will continue to pass her words around for as long as she can, whether it's through interviews or music. A real feminist that did things she needed to do to get by, all with her own consent. She's gotten the opportunity to be a role model to women out there who felt they couldn't speak out.



Au mois de mai 1936, naquit la revue Mujeres Libres. Le choix de ces deux mots n'était pas un pur hasard. Nous voulions donner au mot mujeres (femmes) un contenu maintes fois nié.
– Lucía Sánchez Saornil, CNT, n° 531, 30 janvier 1937

MUJERES LIBRES

Ce sont des femmes qui se sont d'abord rassemblées autour d'un projet de revue, qui ont ensuite créé des collectifs dans plusieurs villes et qui se sont fédérées. Elles ont ainsi fondé une organisation par et pour les femmes de la classe ouvrière. Une organisation qui pose la question de l'oppression de la femme dans une perspective de classe, cela en opposition au féminisme bourgeois. En pleine Révolution espagnole, les Mujeres Libres s'imposent dans la lutte aux côtés de la C.N.T., la F.A.I. et la F.I.J.L. Ce qui ne se fait pas sans l'opposition de nombreux hommes pourtant militants anarchistes embrassant un idéal de société libertaire. Déterminées, les Mujeres Libres s'organisent et mettent en place des formations, certaines en collaboration avec des syndicats, afin de permettre aux femmes de travailler dans les usines, des programmes d'alphabétisation et de scolarisation, des ateliers afin que leurs compañeras développent une aisance à parler en public et puissent s'exprimer dans les assemblées, etc. De plus, plusieurs d'entre elles prirent les armes et se sont engagées dans les Milices afin de combattre les fascistes. Parce que pour Mujeres Libres, l'émancipation des femmes ne devait pas attendre l'accomplissement de la Révolution, mais devait faire partie intégrante du programme anarchiste. Nous leur rendons hommage!

RESPECT ET CONSENTEMENT

Le respect et le consentement sont souvent pris pour acquis. Ou, du moins, peut-être qu'on ne sait pas encore exactement en quoi ça consiste. Moi, je me rends compte, au fil de mes rencontres et expériences, que je n'y connais rien. Que j'essaie du mieux que je peux d'être à l'écoute, mais c'est difficile. Faut pas me méprendre. Je ne suis pas quelqu'un d'irrespectueuse ou d'égoïste qui se fiche du consentement de l'autre. Au contraire. Je ne comprends pas clairement où la ligne se situe pour moi.

Récemment, lors d'une conversation avec une amie, j'ai réalisé que bien souvent on vivait des expériences sexuelles inconfortables, à la limite de l'agression, mais dans lesquelles nous avions donné notre accord, malgré notre inconfort ou notre envie de se rhabiller et de partir. Ou encore, commencer une relation sexuelle et se rendre compte à mi-chemin qu'on n'en veut plus, que c'est trop hardcore pour nous, ou tout simplement que l'envie s'est dissipée. Même si on n'y comprend rien, on continue en attendant que l'autre vienne, pour qu'on finisse par en finir. Pourquoi? Pourquoi on agit de la sorte? Pourquoi on pile sur notre propre respect à ce point? Par peur de s'affirmer? Peur de déplaire? Par habitude? Comme s'il allait de soi que l'on doit se donner à la personne avec qui on jase ou qu'on embrasse, simplement parce que ça en est devenu une coutume, une suite logique.

Et après? Après, on se sent mal, on culpabilise parce qu'on s'est donnée, parce qu'on n'a peut-être pas été à la hauteur, on se tape sur la tête parce que, sur le coup, on a tellement été prise au dépourvu par notre propre réaction qu'on en vient à se perdre, à se déconnecter de nous-mêmes pour ne plus comprendre

RESPECT ET CONSENTEMENT

la personne qu'on est, qu'on a été sur le moment. Mais on se trouve toujours des excuses : c'était du sexe de compassion, il en avait besoin; c'était juste parce que je ne savais pas si j'allais le revoir; je ne voulais pas me sentir agace, etc. Mais ça ne veut rien dire, pis on le sait. C'est comme se sentir "pas fine" quand on refuse les avances de quelqu'un. À quoi bon? Pourquoi se sentir de la sorte alors que c'est seulement une marque de respect envers soi et envers l'autre? L'idée de donner la chance au coureur n'est pas en soi si mauvaise, mais son utilisation à mauvais escient, pour se rassurer ou se complaire dans de la fausse gentillesse, par peur de blesser l'autre, est complètement absurde. C'est d'autant plus insultant de se faire faire de fausses attentes sur du plus long terme, que de se faire "revirer de bord"; au même titre que d'être toujours mal à l'aise et hypocrite simplement parce qu'on n'a pas été capable de dire non.

Mais, ça va tout de même plus loin encore; c'est comme la spontanéité dans les rapports sexuels. Se faire demander la permission avant de passer aux choses sérieuses peut sembler étrange puisque ça semble venir casser le rythme d'une certaine façon. Mais, est-ce que ça ne devrait pas être la plus grande marque de respect? C'est quand même incroyable de voir, de constater, à quel point des fois, on ne s'est pas fait souvent respecter, ou nous ne nous somme pas respecter nous-mêmes, lorsqu'on est perturbée parce que quelqu'un nous demande si on serait d'accord à avoir une relation sexuelle avec, plutôt que d'assumer que c'est ce qui va arriver simplement parce qu'on est ensemble. Est-ce que, à vouloir garder une spontanéité et l'effet de surprise qui peut rendre l'expérience plus "piquante", on peut se permettre de passer outre la volonté de l'autre pour satisfaire un besoin présent

momentané? Est-ce qu'il est possible d'avoir un jugement assez bon et assez développé pour savoir quand c'est le bon moment? Est-ce qu'il faut toujours demander ou pas? Tout comme à l'inverse; avoir envie d'être désirée grandement peut-il aller au-delà de son consentement? Un peu comme, poussé à l'extrême, le fantasme du viol, très présent, tant chez les hommes que les femmes. Je trouve qu'il est fascinant et ironique à la fois de voir à quel point la ligne peut-être mince et floue; en ce sens où : nombreuses personnes ont ce fantasme tout en sachant à la fois qu'une agression sexuelle reste un acte violent et complètement égoïste.

Mais bon, c'est sûr qu'il faut faire la différence entre les fantasmes et la réalité. Je crois, personnellement, en tant que non formée sexologue ou quoi que ce soit, que les fantasmes sont en fait une construction de l'imaginaire basée sur des besoins humains profonds et inconscients, poussés à leur point le plus extrême. Par conséquent, le fantasme du viol ne serait peut-être en fait qu'un besoin de se sentir désirée et attirante à un point tel où l'envie de l'autre serait devenue insoutenable ou incontrôlable. Enfin, il va sans dire que tant que cela reste dans le domaine imaginaire aucun mal ne peut être fait. Mais où s'arrête l'imagination? Jusqu'à quel point on est prêt à aller des fois simplement pour tenter de se rapprocher de ce qui nous allume le plus, dans notre tête. Jusqu'où va le viol si notre inconscient est d'accord? Ou encore qu'on avait envie d'être dans ce rapport, mais pas totalement, ou du moins, moins qu'on pensait?

L'usage de la prostitution

L'objectif de ce texte est d'observer comment la prostitution a été utilisée au cours du XIXe et au XXe siècle par deux régimes: la colonisation française et les camps de concentration nazis.

La colonisation française en Algérie a eu plusieurs impacts négatifs sur la société algérienne de l'époque et les femmes en ont payé le gros prix. L'industrialisation rapide de l'Algérie a créé beaucoup de précarité, la création de bidonvilles et un éclatement des liens sociaux. Dans ce nouveau contexte socio-économique une nouvelle économie a pris place, celle de la prostitution coloniale. Il faut spécifier quelque chose d'important, l'échange d'actes sexuels contre une rémunération sous quelque forme que ce soit n'était pas pratique courante au Maghreb. Il y avait les femmes de tente, souvent des veuves, qui étaient prêtées à des voyageurs pour une nuit comme cadeau de bienvenu de la part du village. Il y avait aussi les femmes ouled nails qui étaient des danseuses dans certaines fêtes. Ces deux représentations des femmes maghrébines ont été rapportées en France et ont créé un certain mythe et un engouement pour les femmes du Maghreb.

Dès le début de la colonisation, des bordels ont commencé à s'ouvrir dans certains quartiers. Les tenancières étaient principalement des femmes venues de France qui voulaient se faire de l'argent, tel n'importe quel patron. Les prostituées libres étaient interdites, ce faisant, le contrôle sur le corps des femmes pouvait être assez total. Les prostituées ne pouvaient avoir des clients venant de différentes origines, soit elles travaillaient dans des bordels pour Européens, soit des bordels pour les Africains. Elles devaient passer des tests médicaux fréquents obligatoires et payants, ce qui les privait en bonne partie de leur revenu qui avait été préalablement coupé de moitié par

la tenancière. En fait, dans plusieurs bordels les femmes prostituées n'avaient pas accès à leur argent, souvent les tenancières gardaient les revenus pour payer leur nourriture et leurs visites médicales.

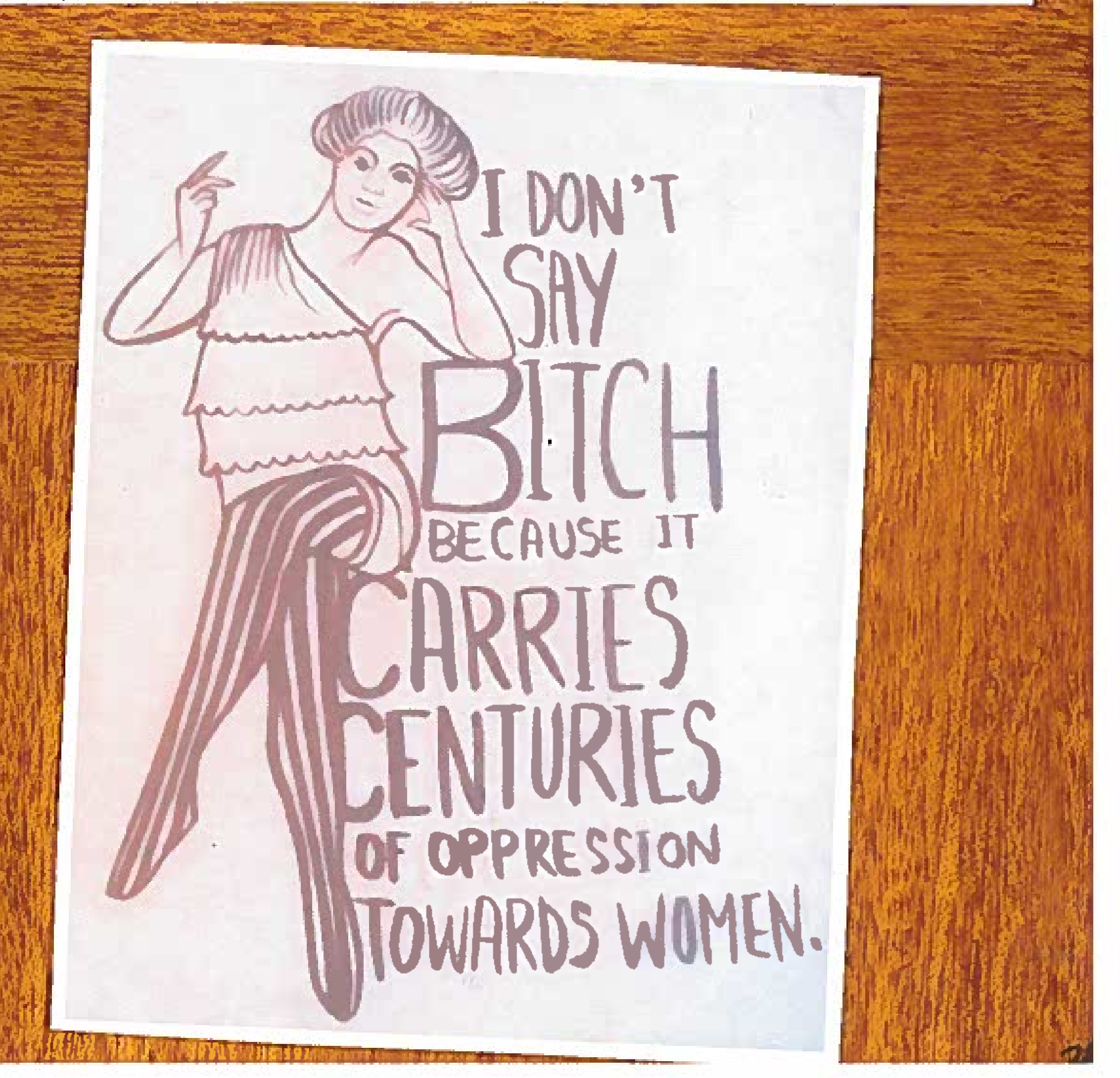
De par leur rapport sexuel avec les Français, les prostituées ont été stigmatisées par les anticolonialistes algériens. Ces femmes ont été en première ligne pour les contacts culturels, elles ont dû changer leurs habitudes, le rasoir bic a été introduit rapidement dans les bordels pour Occidentaux, les tatouages se sont occidentalisés pour plaire à la clientèle. Le fossé s'est agrandi entre les prostituées et les autres femmes. Certaines maisons affichaient devant la porte des insignes disant : maison honnête. Des femmes ont été dépossédées et mises à l'écart de la société par l'utilisation de la prostitution comme outil colonial.[1]

Un autre exemple d'utilisation de la prostitution dans le cadre de la domination culturelle est celui de la prostitution dans les camps de concentration nazis. Des femmes qui étaient condamnées à une mort certaine se sont fait proposer une peine moins longue, des meilleures conditions de détention, de devenir prostituées pour certains prisonniers aryens qui faisaient preuve d'efficacité dans leur production. Des bordels ont été mis à l'entrée de certains camps afin d'assouvir les désirs d'hommes. En plus d'être face à un faux choix, entre la mort dans le camp et une liberté promise après six mois de prostitution, ces femmes représentaient ce qui était à détruire par l'État, elles étaient juives, tziganes, handicapées. Il ne s'agissait pas de femmes libres, ces femmes ont été considérées comme des objets pour assouvir les désirs des hommes qui, selon le pouvoir en place, le méritaient.

---

[1] STOLER, Laura Ann, La chaire de l'Empire : Savoirs intimes et pouvoirs raciaux en régime colonial, 2013, Pairs, La découverte. p.400 Barkahoum FERHATI, « La danseuse prostituée dite « Ouled Naïl », entre mythe et réalité (1830-1962) : Des rapports sociaux et des pratiques concrètes. », CLIO. Histoire, femmes et sociétés [En ligne], 17 | 2003, mis en ligne le 27 novembre2006, URL : http://clio.revues.org/584

Nous avons deux exemples où la prostitution a servi le pouvoir qui tentait de se mettre en place et d'asseoir son autorité. Cette utilisation du corps des femmes est révoltante, elle stigmatise les femmes qui étaient dans des positions où elles n'avaient pas le choix et se trouvaient dans la précarité. Nous pouvons (et devons) nous demander pourquoi la prostitution est utilisée dans ces moments de lutte pour le pouvoir, est-elle toujours utilisée dans ce contexte et comment aborder la question avec les gens qui vivent quotidiennement cette réalité dans divers milieux.



Entrevue : War on women

War on Women est un groupe Hardcore Punk de Baltimore aux États-Unis. À travers leur musique lourde et mélodique, leurs paroles, furieuses et confrontationnelles transmettent un message tout aussi lourd et furieux. Les chansons de War on Women attaquent directement les attitudes sexistes et le patriarcat institutionnel auquel les femmes font face à tous les jours. En août dernier, le Montreal Sisterhood eût la chance d'interviewer le groupe l'occasion de leur passage en ville pour partager l'affiche avec Propagandhi au Club Soda.

D'où vient le nom de votre groupe?

Je pense que le nom le dit lui-même, je crois que nous l'avons choisi pour que notre message soit évident.

Un moment marquant dans votre carrière?

Chaque jour devient de plus en plus significatif, les choses vont très bien pour nous, nous venons tout juste d'être signés sur le label Bridge Nine Records, nous lanceront notre prochain album l'an prochain, nous venons de terminer le mix et le mastering suivr bientôt. C'est très excitant, c'est notre troisième tournée avec Propagandhi, nous en sommes vraiment heureux et très reconnaissants

Quelles sont vos influences musicales?

Nous sommes la rencontre entre le Riot Grrl et le Trash Metal, nous écoutons tous différentes musiques, j'adore Stevie Wonder et la musiqu Pop par exemple! Évidemment, comme la moitié du groupe sont des femmes et que nous avons différentes expériences et nous voulons

en passer le message à travers notre musique à ceux qui viennent à nos concerts.

Dans votre entrevue avec Chumps, vous parlez du sexisme vécu quotidiennement et dans vos scènes.

Dans la vie quotidienne, j'essaie de partager mes expériences sur le site internet Holla Back*, de ce fait d'autres personnes peuvent comprendre, lire et échanger, c'est un "safe space" pour moi, dans les situations confrontationnelles, j'essaie de m'y prendre avec humour pour désamorcer l'agressivité, par contre cela peut être difficile dans certaines situations, par exemple quand tu veux seulement passer à travers ta journée. J'essaie de faire ce que je peux pour que ça passe et de ne pas laisser ces évènements trop m'atteindre, cela varie, vraiment la seule solution est que le sexisme cesse!

Sur scène, nous sommes là pour faire un concert, c'est moi qui a le micro, c'est moi qui a le contrôle et ce n'est pas à quiconque voulant intervenir. De toute façon, je ne peux pas les entendre à cause des écouteurs! Mais si il arrive que je les entends, je peux toujours en parler et utiliser de l'humour ou du sarcasme du genre "Voyons comme celui-ci est un expert en musique(ou de la vie en général)!" et ça marche! Comme hier soir à Ottawa, un gars n'arrêtait pas de crier "tu es jolie!!", premièrement, je ne pouvais pas vraiment l'entendre, deuxièmement, je suis occupée à donner un concert et troisièmement, on vient de jouer un morceau sur le harcèlement du rue (dit en français) et des gens a côté disaient « mais il vient juste de te harceler! » et je me suis dit, oh mais je vais plutôt parler avec eux au lieu de parler avec cet individu et ne pas lui donner d'attention, et au pire peut être il ne mérite que ça (montrant la main)!

Quelle est votre opinion par rapport aux ripostes agressives (en incluant la violence) aux attaques sexistes?

Je crois à la diversité des tactiques, ce qui me semble bon, peut ne pas l'être pour quelqu'un d'autre, j'essaie de ne pas juger si un autre diffère de mon opinion

légitime, par exemple les "Trans", qui réagissent par rapport aux oppressions vécues dans leur vie. La violence n'est pas appropriée pour moi personnellement, mais comme nous sommes toutES différentEs nous réagissons tousTES différemment. La seule façon de progresser est d'avoir diverses tactiques il y a de la place pour tout dans les milieux progressistes, et on devrait tousTES se supporter.

La scène Hardcore semble généralement plus masculine, comment avez-vous réussi à faire votre place, vous et les autres femmes du groupe?

Nous ne portons pas attention, nous donnons le concert et nous nous disons, nous serons les meilleures! Pendant que nous jouons, les gens croiserons leurs bras "comme des machos", adopterons une attitude hostile, ce qui fait encore plus de sens pour moi de chanter ces paroles et de faire cette musique. À Baltimore, nous avons la chanc d'avoir une scène très mixte, nous ne vivons pas cette situation au iveau local, faire notre place n'a donc pas été difficile du tout

Les femmes de Baltimore s'organisent-elles contre le sexisme ambiant?

Il y a plusieurs organisations, comme holla back, lgbtq, le dialogue commence à se faire, des gens s'occupent de faire des "safe spaces" dans les bars, les gens s'organisent oui!

Pensez-vous que la scène est un "safe space" pour les femmes?

C'est plus sécuritaire, oui, mais il y a toujours des individus problématiques, il faut constamment emmener les gens à se conscientiser, évidement.

Pensez-vous que l'article écrit avec CHUMPED a un impact positif dans votre scène?

Je ne sais pas à quel point cela a eu un impact, mais j'ai reçu plusieurs messages de gens très contents, qui ont vécu les mêmes situations ou vu les mêmes choses, je peux donc dire que oui,

cela a un impact positif! Je suis contente d'avoir pu faire cette entrevue, car lorsque l'on va en tournée, on se confronte au sexisme de toutes les villes que nous visitons, de tout le pays même et c'est très important d'en parler.

Quelles sont vos principales stratégies pour combattre le sexisme?

Hollback pour parler, créer des espaces de partage, cultiver mon entourage en ayant des amis qui sont de confiance, je prends position face aux situations d'agressions.

Vous revenez tout juste du Buffalo Vaggie Fest, comment cela s'est-il déroulé?

Super fun, nous sommes restéEs un moment, les groupes étaient très cool etsolidaires! C'était très très punk! (rires) nous avons joué dans un genre d'entrepôt, sur une scène faite DIY, il y avait de la nourriture gratuite pour tout le monde, c'était génial!

Il y a des hommes aussi dans votre formation, comment réagissent-ils au sexisme que vous (membre femmes) vivez?

Vous pouvez demander au drummer qui est juste là!

DRUMMER : je le vois dans la scène Hardcore, les gens aiment notre groupe, mais nous dérangeons parfois, nous sommes provoquant pour certains individus. Ma réponse à ces gens est "tu n'es pas obligé de regarder le concert", par contre je ne vais pas rester à rien faire si il y a des malaises ou commentaires sexistes, sans vouloir dire que je suis menaçant ou intolérant face à ces gens. Je veux dire que j'essaie de les interpeller pour ouvrir un dialogue et les emmener à changer leur attitude, j'aime voir que les gens y sont souvent intéressés.





RIOT GRRRLS

Par Les Hyènes en jupons

Punk-rock, anticapitalisme et féminisme!

Alors que le punk-rock battait son plein dans les milieux sous-culturels et contre-culturels américains et anglais à la fin des années 1980, les femmes présentes dans ces scènes alternatives devaient sans cesse se battre afin de faire leur place. Ainsi, le schéma patriarcal se reproduisait autant dans leur vie privée que dans leur vie publique.

Les Riot Grrrl se sont donc avant tout constituées avec une volonté de s'organiser en non-mixité (entre femmes seulement) dans une scène musicale qui les considérait comme des moins que rien et qui les reléguait au second plan. Pourtant, le punk-rock avait toujours été perçu et amené comme un courant musical revendicatif et progressiste d'où émanait beaucoup de groupes anti-racistes et anti-capitalistes. Les femmes, toutefois, comme dans plusieurs autres milieux, étaient constamment mises à l'écart et sous-estimées. C'est ainsi qu'au début des années 1990, des femmes actives dans les milieux sous-culturels punk-rock de Washington D.C., Seattle et

Olympia, se sont retrouvées et ont créé les Riot Grrrl. Artistes, musiciennes, punk-rockeuses, activistes, auteures de zines, etc. se réunissaient hebdomadairement autour de luttes communes contre les attitudes patriarcales, sexistes et misogynes dans leur milieu. Petit à petit, le mouvement prenait de l'ampleur dans les villes américaines et de plus en plus de femmes se sentaient interpellées par les revendications et finissaient par s'identifier elles-mêmes comme Riot Grrrl. C'est dans cet élan qu'elles se sont réunies pour rédiger un manifeste afin de cristalliser l'essence politique, féministe et culturelle de leurs revendications. Ainsi en 1991, le « Riot Grrrl Manifesto » est publié dans le fanzine Bikini Kill Zine 2. Celui-ci se déclinait en 16 points, affirmant les revendications de ces militantes tout en dénonçant les attitudes machistes de leurs pairs. Dans leur texte, elles s'attaquaient entre autres aux standards de beauté imposés par les hommes de leur milieu, au capitalisme qui construit et entretient le patriarcat, aux médias qui ne les reconnaissent pas comme des artistes à part entières et aux statuts de ménagères et de « potiches » qu'elles portaient trop souvent en tant que femmes.

Voici quelques points cités dans leur manifeste qui représentent assez bien le mouvement et leurs idéologies politiques :

- BECAUSE we hate capitalism in all its forms and see our main goal as sharing information and staying alive, instead of making profits of being cool according to traditional standards.
- BECAUSE we don't wanna assimilate to someone else's (boy) standards of what is or isn't.

• BECAUSE I believe with my wholeheartmindbody that girls constitute a revolutionary soul force that can, and will change the world for real.

Les Riot Grrrl, avec leur critique du système capitaliste, s'en prenaient aussi à la division sexuée du travail qui représentait pour elles une grande barrière, que ce soit en tant que musiciennes et chanteuses de la scène alternative punk-rock ou en tant qu'alliées des hommes du milieu. Lors des concerts, elles étaient souvent assignées à des rôles dits féminins ou réduites à des tâches d'assistance et mises en retrait comparativement aux hommes qui étaient mis de l'avant pour leur participation au succès des évènements, de la musique et des revendications. Elles faisaient alors souvent des tâches comme la préparation des repas, l'organisation des spectacles, les vestiaires, etc. Des rôles qui restaient toujours dans l'anonymat et à l'arrière de la scène.

Assez proches du féminisme matérialiste, les Riot Grrrl ne s'inscrivaient toutefois pas dans la tradition marxiste orthodoxe de celui-ci. Elles étaient aussi très revendicatrices sur plusieurs autres aspects, tels que les agressions sexuelles, et remettaient en cause les hommes qui, tout comme elles, rejetaient le système capitaliste. Elles vont d'ailleurs, au travers de chansons et de textes, se positionner clairement contre ce qu'on pourrait qualifier de culture du viol tout en dénonçant leurs camarades masculins qui utilisaient le *slutshaming* ou qui ne reconnaissaient pas la notion de consentement dans les relations privées. Les survivantes étaient souvent blâmées pour les agressions qu'elles subissaient et les autres membres de la scène minimisaient leur vécu. Les dénonciations des agressions à

caractère sexuel n'étaient donc pas reconnues, même malvenues, voir prohibées.[7] Cette attitude contribuait fortement au ras-le-bol général des femmes qui voulaient faire entendre leur voix. Les Riot Grrrl se sont donc non seulement attardées à se battre aux côtés de leurs compères masculins, à briser des tabous, à combattre le patriarcat et ses répercussions, mais aussi à faire de l'éducation populaire. Celle-ci se faisait notamment au travers d'ateliers sur des sujets politiques et les oppressions qu'elles vivaient, par la rédaction de textes et d'articles, mais aussi et surtout par la production de chansons revendicatives et dénonciatrices. Elles se faisaient donc entendre dans des milieux plus militants ainsi que dans la scène musicale qu'elles fréquentaient.

Dans une perspective plus idéologique, elles revendiquaient le droit aux femmes racisées, lesbiennes, transsexuelles et travailleuses du sexe d'investir la scène musicale et de s'y impliquer au même titre que les hommes et sans discrimination. Sans le décrire comme tel, les Riot Grrrl utilisaient donc une forme d'approche intersectionnelle. C'est d'ailleurs pour cette raison que plusieurs sociologues les associent à la troisième vague de féminisme. Le nom du mouvement n'est d'ailleurs pas anodin au point de vue politique et féministe. Le terme « riot » qui signifie en français « émeute » est directement relié à un appel à l'insurrection, à la révolte des femmes dans leur milieu culturel et privé. « Grrrl » rappelle un grognement, une façon d'avertir « Faites attention, on peut mordre lorsque menacées ! ».

En 1992, elles organisèrent même une convention nationale à Washington D.C. Celle-ci fût constituée d'ateliers qui traitaient d'identités sexuelles, de viols et violences sexuelles, de racisme, et d'appartenance ou non à la communauté punk. Suite à cette convention, les médias commencèrent à s'intéresser aux Riot Grrrl, mais malheureusement pour les mauvaises raisons. Plusieurs militantes notent qu'on ne leur accordait pas d'entrevues sérieuses, leurs propos étaient souvent ridiculisés, les enjeux sur lesquels elles voulaient amener l'attention étaient banalisés, et on les présentait avec une image sexualisée. Le mouvement organisa donc un blocage médiatique de masse et créa un réseau de diffusion indépendant, la Riot Grrrl Press, pour publier leurs textes comme elles l'entendaient. Cela ne suffit pourtant pas à empêcher les Riot Grrrl de se faire récupérer par l'industrie pop et médiatique.

De nos jours, même si quelques femmes s'identifient encore aux Riot Grrrl, elles ne sont plus aussi nombreuses. L'effacement de ce mouvement nous questionne non pas sur sa pertinence, mais plutôt sur son organisation et sur la façon de contrer les médias et l'industrie culturelle populaire. Celle-ci a réussi à s'emparer et à se réapproprier certains concepts et luttes comme le « Girl Power » en reproduisant, une fois de plus, une image sexuée des femmes et en livrant un message vide de revendications, contrairement à ce que les Riot Grrrl portaient.

---

[1]-New York Radical Feminists, Connell, Noreen, Cassandra Wilson. « Rape: the first sourcebook for women », New American Library, 1974, 283 p.

Arrêtez de me voir comme cette femme fragile et exotique à sauver !

Je reviens sur le sujet des femmes racisées, mais cette fois-ci pour vous parler de mes expériences personnelles et de mes moyens d'auto-défense dans certaines situations où je vis à la fois du racisme et du sexisme (qui selon moi sont indissociables).

D'abord je crois qu'il est important de définir la notion d'Orientalisme. Celle-ci est un mode de pensée et d'analyse de l'Occident en opposition à une image "exotique" qui est faite de l'Orient. Ce courant implique une socialisation particulière face à "l'étranger" et en fait un être barbare qui a besoin d'être sauvé par l'impérialisme. Il est aussi utilisé pour légitimer et rationaliser les actions colonialistes en considérant les Occidentaux comme intrinsèquement supérieurs.

C'est à partir de cette notion et de l'analyse qu'en fait Edward Saïd, auteur du célèbre livre "l'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident [1978], que je me base pour rejeter les commentaires que je juge sexistes et racistes.

Cet ouvrage, étant un pilier des études post-coloniales, mène une analyse critique de la construction de l'identité occidentale par sa représentation et son discours colonial sur les populations orientales dans la littérature. Ainsi lorsqu'un homme blanc me dit que je suis "exotique" pour me complimenter, je vois derrière ce commentaire toute l'histoire coloniale de mes origines. Je citerais ici Tassja, The Jasmine Diaries part II : "Exotic" is not a Compliment qui exprime exactement ce que je ressens face à ce genre de commentaire :

« Often times, white people think they're complimenting me by saying I look 'exotic'. They don't realize that the word 'exotic' itself is bloodstained with a history of colonial rape, or what it means for me, as a WOC[3], to be the exotic Other in a white supremacist world. Or white women will sigh with longing over Jasmine tropes and evince a desire to embody/consume the Other: darkening their hair, wearing black eyeliner, big earrings or saris. They like to play at being what they think I am, what they think Jasmine is. For them, Jasmine is a an exciting adventure, a garment they can put on and take off at will. For me, she's real, she's my everyday, she walks in my skin and looks through my eyes. The degradation and violence that she endures is done to me. The brilliant Emi Koyama once said "There's no innocent way of being in this world", meaning that no one, not even the most enlightened among us, can exist outside of history, outside of the legacies of colonial violence that shaped the world we inhabit. »

Le racisme et le sexisme, se croisant pour les femmes racisées, ne peuvent pas être analysés de façon distincte. Ainsi, ces oppressions ne proviennent pas seulement de la société ou du patriarcat, elles peuvent aussi provenir de nos propres milieux féministes ou antifacistes et c'est dans le sens que je vous parlerai de mes expériences plus personnelles.

Par exemple, au sein de ma propre communauté, je sens une certaine réticence à mon féminisme de la part de quelques UnEs. Certains hommes, voire certaines femmes de ma communauté d'Origine croient que je veux remettre en question les traditions et les habitudes culturelles de la communauté. Par contre, je trouve quand même que les réticences sont plus grandes au sein même des espaces féministes que je fréquente, parfois consciemment, parfois non. À partir du moment où il m'est arrivé de parler des réalités des femmes immigrantes ou racisées, je me suis fait dire que ce n'était pas la place, pas le moment, ou que c'était des situations trop particulières. Le manque de visibilité ou d'inclusion des femmes racisées dans les mouvements féministes est donc un symptome des privilèges des femmes blanches. Je me fais aussi souvent demander d'où je viens au premier abord, comme si cette caractéristique définissait mes positions politiques et ma personnalité.

Je perçois cette question comme très réductrice. Mentionner mes origines peut être pertinent dans certains contextes, mais plus souvent il s'agit de curiosité mal placée, voire même de jugements. À cette questions je réponds : le quartier dans lequel je vis à Montréal ou bien la ville dans laquelle j'ai grandi au Québec... Les gens sont pour la plupart déconcertés par ma réponse et ne savent plus trop quoi me demander. Par ailleurs, en tant que femmes arabe d'origine musulmane, les femmes occidentales (féministes dans ce cas-ci) ont la mauvaise habitude de vouloir me dicter ce qui est bon pour moi et de me féliciter lorsque je pose des actions féministes. Cette attitude me met hors de moi, elle sous-entend que je suis incapable de prendre de bonnes décisions pour moi, qu'il faut que je sois « sauvée » par ces femmes blanches bien pensantes et surtout que mes choix doivent être limités, car ils risquent de ne pas être les bons. Qui, mieux que moi-même, sait quelles actions seront les bonnes pour moi et auront un impact significatif sur ma vie ?

Il m'est aussi arrivé à plusieurs reprises d'aller dans des partys avec des « militantEs » et d'entendre des commentaires racistes. Ceux-ci se voulaient être des blagues, de l'humour. Semble-t-il que je n'ai pas le même humour que ces personnes. Pour se déculpabiliser, les gens qui fond ce genre de blague rajoutent souvent un petit commentaire à la fin du genre :

« Entre amiEs on peut se le permettre, on sait qu'on ne le pense pas. » Ils/Elles ne se soucient pas de savoir si ces paroles peuvent blesser, si elles sont le reflet d'un passé colonial, d'une société raciste, etc. Et j'ose dire que je ne trouve pas ça drôle, on me reproche de ne pas avoir d'humour et certainEs vont même jusqu'à me dire : « oui, mais de toute façon ce n'est pas une blague sur les arabes, tu ne devrais pas te sentir visée, c'est sur les juifs, noirs, name it... » Ce genre de double discours est autant à proscrire que ceux concernant les oppressions liées au sexe ou à l'orientation sexuelle.

Finalement, il y a un dernier comportement dans les milieux militants que je ne supporte vraiment pas en tant que femme racisée. Être considérée comme l'amie « immigrante de service », se faire prendre en exemple pour expliquer à quel point les immigrantEs sont bien intégréEs ou pour montrer que nous aussi on a des amiEs immigrantEs, etc. Je déteste qu'on me présente en disant : « Je vous présente ...., elle est d'origine ... » Je ne vois aucune pertinence dans cela et je sens surtout que je ne suis pas prise à ma juste valeur, qu'on se sert de moi pour prouver aux autres son ouverture et l'application de ses valeurs. Lorsqu'on présente une amie québécoise, on ne ressent pas le besoin de spécifier où elle est née, alors je ne comprend pas pourquoi il est important de spécifier mon parcours migratoire, c'est fucking insultant et réducteur.

— HYÈNES EN JUPONS —

1- PARLE-NOUS DE TON PARCOURS DANS LA SCÈNE PUNK ANTIFA.

ENTREVUE : Solène BRIXTON CATS

Pour moi, la rencontre avec la scène punk antifa s'est faite à l'université de Nanterre vers 1998 avec la CNT-FAU. En plus d'y trouver les valeurs que je cherchais, ils avaient les mêmes références musicales que moi. J'ai vite intégré la CNT et j'ai appris en militant à leurs côtés, je me suis fait de nouveaux amis.

Parmi les militants de la FAU Nanterre, il y avait des membres de la Brigada Flores Magon, qui étaient un peu plus âgés que nous. Avec des potes, j'allais les voir répéter, on les suivait en concert. Leur musique était terrible, les paroles parfaites, et quant à leur nom!... Du coup, très vite des copains de la FAU ont voulu monter leur groupe et je leur ai dit : « Je veux en être ! Je sais juste chanter, mais je veux en être ! ». C'était notre premier groupe, on savait à peine jouer qu'on faisait déjà nos premiers concerts en squat (à l'époque il y en avait pas mal à Paris). Très punk ! Et ça marchait pas mal ! Assez vite le groupe s'est sabordé. Du coup le lendemain du split, Brixton Cats a fait sa première répétition, ça n'a pas traîné ! On avait le mord aux dents, et vous connaissez la suite !

En parallèle de la musique, il y avait le fanzine Barricata, l'organe de presse du RASH Paris. Sa rédaction regroupait des membres de la BFM, des militants Cénétistes et antifas. On écrivait beaucoup, à propos de luttes sociales, de thématiques politiques, de culture et de musique. On organisait beaucoup de concerts de soutien aux Vignolles (le siège de la CNT à Paris) et dans les squats.

Tout ça prenait de l'ampleur. On s'est naturellement mué en Collectif Barricata en faisant ainsi l'expérience de l'autogestion. On militait au sein de la CNT, mais ça n'aurait pas eu autant de sens sans cette contre-culture foncièrement antifasciste.

Ensuite, en plus du reste de nos activités, on s'est mis à organiser chaque année le festival Barricata, avec une grosse affiche, de bons groupes, comme Conflict, The Oppressed. C'était des moments importants où beaucoup de provinciaux montaient à Paris, ainsi que des antifas d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne, du Québec, etc. Tout le monde se retrouvait, des réseaux se créaient... Une fête énorme, et qui avait du sens. Tout ça donnait du souffle pour la lutte et de l'ampleur au mouvement antifasciste et anticapitaliste.

2- QU'EST-CE QUI T'AS POUSSÉ À FAIRE DU ROCK ?

Je suis passionnée de musique, à 12 ans j'ai acheté un album des Who, une révélation ! Le rock sous toutes ses formes a fait mon éducation sentimentale, a forgé une bonne part de mon identité, m'a politisée. Et puis quand j'ai commencé à trainer dans le milieu punk, j'ai vite voulu y faire ma place, je ne voulais pas faire partie des simples spectateurs. Ma première passion étant la musique, dès que j'en ai eu l'occasion, j'ai monté un groupe. Et ma première expérience sur scène m'a persuadée que je voulais y retourner dès que possible !



3- EST-CE QUE CELA A ÉTÉ FACILE POUR TOI DE FAIRE TA PLACE DANS UN MILIEU À PRIORI MASCULIN ? AS-TU ÉTÉ VICTIME DE SEXISME ?

D'aussi loin que je me souvienne je ne me suis jamais positionnée en tant que femme, mais en tant qu'individu. Dans mon enfance, on m'a dit que j'étais un garçon manqué, mais ça ne m'interpellait guère, car j'ai été élevée par des parents et surtout une mère elle-même en avance sur ces questions. Elle ne cessait de me dire que les filles et les garçons sont aussi capables, bien qu'ils puissent faire les choses de manière différente. Alors je crois que j'ai toujours été une indécrottable féministe.

J'ai donc appréhendé la scène antifa de la même manière, et bien qu'effectivement ce soit un milieu a priori masculin, surtout dans un pays comme la France où les hommes ont une propension certaine au sexisme, c'est aussi aux filles de le féminiser de l'intérieur. Il faut s'imposer, prendre les choses en main sans se poser de questions. Moi je me suis juste dit : « Cool ! Des potes ! Qui pensent comme moi, écoutent les mêmes choses que moi, et avec qui on se marre ! ». Et, oui, c'était surtout des garçons, mais ils n'ont jamais empêché une fille d'entreprendre les mêmes choses qu'eux. C'est à cette époque que j'ai rencontré mes meilleures amies, et je crois qu'on a vécu les choses de la même manière. Ainsi, dans le collectif Barricata, on était antisexistes sans même avoir besoin d'en parler. Les filles et les garçons travaillaient ensemble, tout le monde participait à parts égales. Tout le monde mettait la main à la pâte et il n'y avait pas de tâches subalternes : pour moi, ça a été une très belle expérience à bien des niveaux, dont nous sommes tous sortis grandis.

Je ne suis pas certaine de bien m'expliquer, mais j'ai parfois l'impression que les filles ont tant intériorisé le sexisme, qu'elles se posent en tant que femmes et pas en tant que personnes. Et les garçons, qui ne sont pas toujours fins, comme nous le savons toutes (c'est une blague...) rentrent à fond dans ce jeu et les traitent donc comme des filles et rien d'autre...

Cela dit, je n'ai pas échappé au sexisme... Par exemple, avec Brixton Cats, j'étais très étonnée des questions que nous envoyaient les fanzines : « Et toi Solen, ça te fait quoi d'être une fille qui chante dans un groupe punk? » ou encore « C'est super, enfin un groupe punk avec une fille au chant ! ». Ça me mettait assez en colère. Qu'est-ce que ça pouvait bien leur faire que je sois une femme ?! J'avais l'impression d'être dépossédée de quelque chose : je n'étais pas une fille qui chante dans un groupe de punk, car cela aurait été une mascarade... j'étais une chanteuse punk ! Un point, c'est tout ! Moins souvent et jamais en face, on a dit que je chantais « comme un mec ». Remarque aussi idiote que médiocre, c'est quoi chanter « comme une fille » ? D'ailleurs, ce genre de questions et de remarques étonnaient aussi mon groupe, comme quoi eux n'y pensaient pas...

4- QUELLES SONT TES PLUS GRANDES INFLUENCES, TES PRÉFÉRENCES MUSICALES ?

J'ai toujours écouté beaucoup de folk comme Neil Young et Bob Dylan. Avant de découvrir le punk rock, il y a eu les Who, les Stones, Jefferson Airplane, 13th Elevator, Quicksilver Messenger Service et tant d'autres... La grosse claque des Clash, un vrai chamboulement, et ont suivi tous les groupes de punk français, surtout Parabellum et LSD (qu'on connait tous par coeur!). Le punk anglais de The Jam, des Buzzcocks. Les Undertones et aussi toutes ces gonzesses cinglées qui me fascinaient, comme les Slits et X Ray Spex. Et puis la Oi ! anglaise et tous ces groupes aux mélodies fabuleuses comme Cock Sparrer et Angelic Upstarts

Ensuite, il y a eu Crass et surtout Conflict... Puis le punk rock américain, les Ramones, les Dead Kennedys, fabuleux et en boucle, Rancid, Social Distortion, Anti-Flag (d'autres claques). Quand j'ai commencé à chanter, j'écoutais beaucoup le premier album des Distillers. Quelle chanteuse ! Et puis, il y a aussi US Bombs, Duane Peters et son Gunfight, une tuerie !

J'oublie Cro Mags, Minor Threat et Fugazi, Angry Samoans, etc. Et puis depuis toujours les Smiths! Aujourd'hui, j'écoute aussi beaucoup de folk-blues américain alternatif, comme Left Lane Cruiser, Possessed by Paul James, Jayke Orvis ou RT n' the 44's. Cette scène fourmille. J'ai tâché de faire bref, mais il y aurait tant à dire.

5- PEUX-TU NOUS RESUMER L'ESPRIT QUI ENTOURE LE PLUS RECENT CD DE BRIXTON CATS?

C'est bizarre de te parler de ça alors que le groupe a cessé ses activités. Quand on a enregistré cet album, on n'arrêtait pas de tourner, on avait vu et écouté pleins de groupes différents et on voulait faire évoluer notre musique. On avait cet idéal musical auquel on tendait avec nos moyens... On a beaucoup travaillé les mélodies et les lignes de chants, tenter de nouvelles choses et j'espère que cela s'entend. En tous les cas, sans en être totalement satisfaits, on aime tous cet album et on espérait qu'il touche les gens.

6- LE CONFLIT ISRAEL/PALESTINE EST ABORDÉ DANS VOTRE MORCEAU "PALESTINE" SUR VOTRE 2e CD. PEUT-ON AVOIR TON POINT DE VUE SUR LE CONFLIT AUJOURD'HUI ?

Ce conflit semble ne jamais pouvoir s'arrêter, nous avons tous grandi avec, et en France, il ravive les tensions dans les banlieues et la discrimination envers tout ce qui semble de près ou de loin musulman.

Le sort de la communauté palestinienne est tellement injuste, le traitement que lui réservent les Israéliens est tellement violent, qu'il ne peut créer que de l'incompréhension et de la révolte. Ce qui m'inquiète réellement c'est le repli religieux qui s'opère aujourd'hui, d'un côté ou de l'autre de la frontière israélienne. Le désespoir pousse ces communautés vers la religion, voire la religiosité et ce n'est jamais signe d'ouverture. Pendant un temps, j'avais cessé de participer aux manifestations propalestiniennes à Paris après avoir constaté la mainmise des intégristes sur ces rassemblements, car je ne souhaitais pas défiler aux côtés d'antisémites et de religieux belliqueux. C'est triste à dire, mais je constate dans mon métier que beaucoup de jeunes des banlieues (quelque soit leur confession) sont très antisémites, ils mélangent le sort qui leur est réservé à celui des habitants de la bande de Gaza. C'est aussi en cela que ce conflit nous concerne directement, il est mondial. Maintenant, j'espère que les choses vont changer un peu grâce à une partie de la jeunesse israélienne qui refuse d'être complice de ce conflit et de l'impérialisme de leur pays. Le courage des Refuzniks qui font objection au service militaire obligatoire est exemplaire. Souhaitons que ce mouvement, qui sort de plus en plus de l'ombre, prenne de l'ampleur.

7- LE HARCÈLEMENT DE RUE EST TRÈS PRÉSENT À PARIS. AS-TU DES CONSEILS À DONNER AUX FEMMES VICTIMES DE HARCÈLEMENT DE RUE?

C'est vrai qu'à Paris, quand on est une jeune fille, les relous courent les rues. De mon point de vue, ça se tasse avec le temps, on apprend à se blinder, même si le connard qui se tient juste un peu trop près dans le métro bondé, ou les compliments appuyés qui se finissent en insultes si on y répond pas, sont monnaies courantes. Malheureusement, je n'ai pas de recette miracle à t'offrir. Ne pas se laisser faire, ne pas être victime c'est important. Ne pas trop leur donner d'importance et les ignorer ce n'est pas mal non plus. Les mecs qui se conduisent ainsi ont souvent une image de la femme totalement dévoyée. Ils sont coincés entre une mère qu'ils idolâtrent, une morale religieuse très pesante, et des envies nées de la société de consommation qui nous entoure et ça fait beaucoup de frustration. Ajoute à cela une misère intellectuelle réelle et un virilisme idiot. De pauvres types, en somme.

8- EST-CE QU'IL Y A D'AUTRES CAUSES QUI TE TIENNENT À COEUR?

Je ne suis plus organisée au sein de la CNT mais je milite au sein du lycée dans lequel je travaille. Je suis enseignante dans un quartier défavorisé du 93 (la Seine Saint Denis, banlieue est de Paris), et mes élèves sont quasiment tous issus de famille immigrée, monoparentale, sont parfois non francophones et sont globalement issus de milieux défavorisés. Tâcher de leur faire ouvrir les yeux sur le monde qui les entoure, c'est un gros boulot en soi. Certains d'entre eux sont sans-papiers, donc je participe au Réseau Éducation Sans Frontière qui vient en aide aux élèves sans papiers et à leurs familles.
Le collectif Barricata n'existe plus donc nous n'organisons plus de concerts, on a longtemps donné et il fallait que ça tourne, place aux jeunes !

Et puis surtout mon compagnon (Jeff, bassiste de Brixton Cats et de BFM) et moi avons deux enfants. Une petite fille de 4 ans et un petit garçon de 16 mois, et crois-moi, ça occupe.

9- TON CONCERT LE PLUS MÉMORABLE ?

Un seul ? Pour moi, le meilleur concert de Brixton Cats reste celui du festival Barricata à la Maroquinerie, le 4 juin 2005, en première partie des Oppressed. J'étais allé les chercher à l'aéroport le matin même avec un membre du collectif. Roddy Moreno est un sacré bonhomme et les Oppressed sont adorables. C'était une grande fierté que de jouer avec eux ! Les trois quarts de la scène antifa parisienne et de province de l'époque était là, la salle pleine à caquer, et l'ambiance du festival était terrible ! J'avais tous mes amis devant et derrière la scène, c'était parfait ! Mais il y a aussi eu cette fête de la musique pour les prisonniers, sur un camion devant la prison de la Santé. Et puis cette contre-manifestation à Paris (toujours sur un camion !), on faisait un boucan du diable, et de savoir qu'on troublait le cortège aux flambeaux des nazillons d'en face... un bonheur !

10- VOUS AVEZ ENREGISTRÉ "CHOISIR SA VIE" SUR LE NOUVEL ALBUM. POURQUOI ÉTAIT-IL IMPORTANT POUR TOI DE REMETTRE CE MORCEAU SUR LE NOUVEAU CD ?

En fait, ce morceau figurait sur notre démo, elle avait vécu entre temps, on avait changé sa structure. Et puis à notre grande surprise, alors qu'on se demandait si elle n'avait pas vieilli, elle faisait partie des morceaux qu'on nous demandait toujours sur scène. Du coup, on a enregistré sa nouvelle version. Les morceaux ont une vie propre, une fois jouée sur scène ils ne t'appartiennent plus vraiment, c'est le public qui s'en empare, qui met dans le texte un sens que tu n'aurais pas vu ou auquel tu ne pensais pas en l'écrivant.

11- QUE PENSES-TU DU HIPHOP ANTIFA ?

J'en pense beaucoup de bien, même si je dois avouer que je n'en écoute guère et que sur scène je n'accroche pas. Cela dit, le hip hop mainstream tel qu'on le connaît en France n'a rien d'engagé, au contraire. Du coup, ce qu'on appelle hip hop antifa est une petite chapelle, à l'image de la oi ! et du punk antifa. J'aime bien les textes d'Eskicit, qui sont fidèles à l'esprit de ma tendre banlieue est. On voit de plus en plus de groupes de Hip Hop à l'affiche des concerts de soutien. Après le ska des années 90-2000, place au hip hop, les tendances tournent. Le seul bémol, c'est que les groupes hip hop, qui tourne dans la scène antifa actuelle, et qui ont beaucoup de mérite et sont honnêtes dans leur démarche, ne drainent pas pour autant un public venu des banlieues et des cités. La plupart des mômes des banlieues sont à des kilomètres de la sphère antifa. Ils se tournent vers la religion et le foot, sont dans la misère économique et intellectuelle, et vivent dans un monde où le sexisme règne en maître. Tout ce qu'ils veulent c'est se sortir de la banlieue, ou y vivre du mieux possible.

12- UN FUTUR POUR BRIXTON CATS ?

Seul l'avenir nous le dira. On est toujours potes, ce n'est pas une brouille qui nous a séparés, mais notre vie de famille toute neuve, et puis la sensation de devoir prendre le large. Place aux jeunes !

13- LA PAROLE EST À TOI !

Merci de me l'avoir donné. Je vous félicite du travail que vous menez, et je souhaite longue vie à votre collectif !

ENTREVUE AVEC NO CHASER

Krys, Sissel, Kath forment le groupe punk rock exclusivement féminin No Chaser depuis 2013. Le Montreal Sisterhood a eu la chance d'interviewer les «Homegirls» dans le cadre de la sortie de la 2ème édition de Smash it Up.

MS: What made you decide for the name No Chaser and why?

NC: No Chaser was a name that made us think of being straight up, being ourselves, with a little twist of crazy involved. It was simple and cute, to the point. We would add "Don't hesitate, just do it"

MS: How has it been, so far, being an all girl band in the Montreal scene and has it been easy to get booked?

NC: So far we have received lots of love and support and we don't think being an all girl band really makes that much of a difference. As of yet, we've had no difficulties booking shows.

MS: What are your band influences and why?

NC: I think all 4 of us have different influences and some in common. Anything from 90's skate punk bands to classic music, latin, ska, reggae, Oi. There's too many bands to name. Sum 41 were the ones who made our bassist want to play music it seemed like anyone could do it. Other members have been strongly influenced by pop punk and indie music and by many female vocalists such as Patti Smith and Brody Dalle. All of us were strongly influenced by the punk rock subculture and movements like the Riot Grrrls.

MS: Considering the places you have been booked, have you heard any sexist comments, seen any dominant/sexist behaviour?

NC: Not really from the places we've been to play, but from the people attending the shows. Like one guy one time made a critic on our show with The Horny Bitches and he said that he doesn't like girl bands...(still he did a critic on that show wtf?!) and all he said was that the show was OK, for girls...(fuck off and die pls). Or sometimes I think it's not directly like that, it would be more in comments like "You're a girl so I'm gonna carry your guitar case for you". The last thing I saw was for this fest in Montreal (which I won't say the name), you have to fill a document whatsoever and one of the # was "Guestlist (girlfriends only)". I laughed and then it pissed me off and told myself "We all know, girls are too dumb to play music, huh?" I know it's a little detail there, but it's stuff like that, that proves that we do need feminism even in a "non sexist" scene.

MS: How do you react to sexist comments or attacks?

NC: Well depends, if it's a thing like in the document for this fest, I'm just gonna go ask the person and have a little talk. Sometimes you can laugh about stuff, when it's clearly a joke, because we all have to laugh sometimes. And sometimes...well a punch in the face is sometimes needed in my opinion.

MS: Would you consider No Chaser a feminist all girl band or political?

NC: I don't think the point of No Chaser is to be feminist band or political. But just the fact that we are an all girl punk rock band, it's a big fuck you to machos. We talk about a lot of things about life in the songs, you can take them as you want. We are all feminist and political, but its not what we sing about specifically.

MS: What do each of you do in life? (Job, School, Hobbies?)

NC: One of us works in the dental prothesis field. She does validation & support for a dental prosthesis software. Her main hobbies would be playing music, listening to music, going to music shows. Drawing and playing video games. Another girl works in an office. Her hobbies are playing music (obviously), snowboarding/skateboarding and travelling. The last member is currently working full time at a call center and part time at a restaurant, and going back to school later this year. Her hobbies are of course singing, playing guitar, writing, playing soccer and DIY projects.

MS: In your everyday lives, how do you react to sexism?

NC: We don't tend to see much sexism, but when it does happen we like to prove whoever is behind the sexist comment or action wrong. We like to open their eyes to their ignorance and stupidity. Most of the times its things that we hear everyday and people says it like its nothing, but we like to try to make'em think and prove that its wrong.

MS: What are your thoughts on the future of the band? (Tour, Plans)

NC: We would love to go on tour with No Chaser! At first, we believe we will do a few mini tours in just Ontario and Quebec and maybe next summer we will be ready for a bigger tour. We are planning on making an album once we've made a few more songs. Patches and t-shirts are coming soon.

MS: Do you think the punk rock scene is a safe space for women?

NC: What made us stick to the punk rock scene was the fact that anyone could be a part of it, no matter what you look like, no matter if you're a girl or a boy, no matter where you come from. So we would say yes it is, but we got to keep it this way. The punk rock scene is a safe place for anyone, as long as morals and respect do not become an issue! Also, we think more girls are getting into it and it's awesome so grab some guitar and start a fucking band now!

Femmes et Prisons

Réappropriation de la violence et des armes par les fe

Cela fait déjà plus d'un an que nos camarades Fallon et A
emprisonnées au Mexique à cause de leurs activités anarchistes.
temps passe, il ne faut pas oublier d'entretenir notre solidarité
et leur ami Carlos. La tentative de l'état mexicain de de
mouvement anarchiste par l'enfermement nous rend la tâche di
nous confronte au fait que non seulement nous sommes c
surveillé-e-s et controlé-e-s, mais surtout, que nous sommes con
à notre propre capacité à rester solidaires. Pas une semaine ne
que je pense plus particulièrement à mon amie Fallon et une
certaine, elle ne souhaite ni être portée en victime ni être vue
héroïne.

Comme d'autres, cette situation m'a poussée davantage à m'in
l'enfermement et à la punition. Quels fondements et objectifs
trouvent derrière le système carcéral? Pourquoi enferme-t-on?
article, je m'intéresse plus particulièrement aux assises sous-jac
punition des femmes ayant utilisé la violence et ayant int
terrain de ce que l'on appelle la criminalité. Deux éléments or
fortement le choix de ce sujet. Premièrement, je voulais poli
expérience personnelle de femme ayant choisi de porter une arme
les réflexions, réactions et bienfaits que cela m'a apportée. Deu
« Le Mois contre les Prisons »1(1) m'a inspiré fortement et je
remercier les camarades féministes anarchistes qui ont donné
« Femmes et prisons » pour les ressources qu'elles ont offertes e
contribué à cet article. Ainsi, afin d'aborder la questic
réappropriation de la violence et des armes par les femmes
important de comprendre en quoi elles en ont été dépossédées.

Système hétérosocial, division sexuelle du travail révolutionnair
différencié aux armes.

Avant d'aborder le rapport des femmes à la violence, au cri
armes, il faut souligner que la bipartition en deux catégories
entre hommes et femmes, est une construction sociale. Cette
naturalise et produit le sexe. De plus, l'idée de complémentari

hommes et femmes consiste non seulement à poser les femmes en dominées vis-à-vis des hommes, mais soutient également un système hétérosocial. Ce système hétérosocial est un régime politique qui fonde l'appropriation des femmes par les hommes (Watremez, 2005). Ainsi, plus loin que la fameuse phrase de la féministe Simone de Beauvoir qui énonce « *On ne nait pas femme, on le devient* », la féministe lesbienne Monique Wittig proclame «*Les lesbiennes ne sont pas des femmes* ». Elle explique que le statut de femme n'a de sens que dans le système hétéro puisque ce qui définit une femme est la relation de servage qu'elle a avec un homme. Or, si les comportements des femmes ne sont pas naturels, étant construits socialement, il est possible de les déconstruire et donc de penser la pratique de la violence des femmes.

La division sexuelle du travail révolutionnaire basée sur une supposée complémentarité et réciprocité naturelle entre hommes et femmes assignant les femmes aux tâches répétitives, invisibles et dégradantes, par rapport aux hommes qui bénéficient des tâches prestigieuses et dangereuses, résulte non pas de quelque chose de neutre et naturel, mais bien d'un système orienté, asymétrique et de domination. De plus, quand les femmes effectuent un travail associé à leur genre, elles ne reçoivent aucune reconnaissance parce qu'il sera vu comme naturel et donc sans qualité particulière. Le travail révolutionnaire des femmes est donc le plus souvent invisible et effectué dans l'anonymat. On assiste alors souvent à une appropriation du prestige du travail des femmes par les hommes (Falquet, 2010).

Dans cette division sexuelle du travail révolutionnaire, les femmes n'ont pas ou moins accès aux armes. En effet, on donne d'abord les armes aux hommes, et s'il y en a assez, on en donne aux femmes, ce qui a pour résultat de maintenir les femmes dans une situation de danger et de les garder en retrait de l'action. D'ailleurs, l'anthropologue féministe Paola Tabet explique la construction sociale de l'inégalité des sexes par un sous-équipement des femmes des outils et des armes (Tabet, 1998). Plus encore, non seulement les femmes sont expropriées des armes, mais elles sont utilisées comme telles. En effet, les femmes, tout comme des outils et des armes, sont perçues comme le prolongement du corps des hommes. Par exemple, lorsqu'on rapporte les événements d'une émeute ou d'une autre action de type violente, on dira que les hommes (dont on connait souvent le nom) avaient avec eux des femmes (anonymes) et des bâtons, les femmes tombant dans le même rang que les bâtons. Les femmes sont donc vues comme des armes, des accessoires des hommes. Cette vision de prolongement des hommes renforce la

déresponsabilisation des femmes à participer à l'action violente (Chevalier, 2012).

Ceci étant dit, les femmes ont historiquement montré qu'elles étaient amplement aptes à faire la guerre armée. De plus, cette participation des femmes à l'action révolutionnaire a pour effet d'introduire d'une part le politique dans l'espace privé et d'autre part, de permettre aux femmes de sortir de l'espace domestique pour démontrer leurs capacités jusque-là sous-estimées.

Victimisation, invisibilisation, déresponsabilisation et naturalisation du rapport des femmes à la violence.

La vision généralement partagée des femmes ayant utilisé la violence se traduit par deux mouvements contradictoires, mais qui opèrent dans la même perspective, c'est-à-dire, produire et reproduire la différence des sexes. D'une part, on rend tabou la violence des femmes, du « sexe faible », en invisibilisant les pratiques violentes des femmes et d'autre part, on grossit et fétichise ces violences pour marquer les femmes qui l'utilisent (Cardi et Pruvost, 2012).

La perspective féministe du Montreal Sisterhood penche toujours pour lutter contre la victimisation des femmes. En effet, nous préférons mettre l'accent sur notre capacité d'agir et de transgresser les normes qui nous sont imposées. En ce sens, il faut arrêter de penser le rapport des femmes à la violence dans le simple sens de la victime de la domination masculine et sortir du mythe de la femme non violente. Nous pensons qu'il faut se détacher de la dichotomie « femme victime en danger versus homme violent et dangereux » pour enlever le monopole de la violence des hommes et se la réapproprier comme outil. La lutte féministe n'est donc pas condamnée à une action non violente. Après tout, si la plupart des luttes sociales ont utilisé la violence pour se défendre (luttes de libération des Afro-Américains-es, luttes antifascistes, etc.), pourquoi les femmes ne le pourraient pas?

Toutefois, même si nous voulons la surpasser, la victimisation des femmes est un fait dont il faut rendre compte. En effet, la violence n'est souvent pas considérée comme un comportement féminin. Dans la majorité des écrits et des recherches en criminologie, les femmes ont presque toujours le statut de victime et non de justiciable. On aura même souvent tendance à penser que les femmes ne font que des crimes non violents. En réalité, les « crimes » des femmes vont du meurtre, à l'assaut, au vol à main armée, à la

fraude, aux affaires de drogues, au méfait, au vol à l'étalage, à la prostitution, jusqu'à la prise d'otage, etc. (Hamelin, 1989) Les femmes transgressent donc les normes de leur socialisation leur dictant de ne pas manifester de comportement violent. Ainsi, ce n'est pas que les femmes ne font pas d'action violente, c'est plutôt qu'elles sont invisibilisées. En effet, l'utilisation de la violence et des armes par les femmes n'est pas quelque chose de nouveau et d'exotique. Les femmes prennent part aux manifestations, aux émeutes, aux batailles, etc. (Cardi et Pruvost, 2012).

Pour comprendre l'invisibilisation historique des femmes, l'exemple des émeutières passées sous silence à Paris en 1775 est significatif. En effet, les violences des femmes n'apparaissaient pas dans les archives de la police, qui a reconstruit l'événement autrement. D'abord, dans la perspective de la police, la violence du peuple ne pouvait pas être justifiée donc, la police n'a pas expliqué l'émeute par les raisons des émeutier-e-s. Nécessairement, il devait y avoir des hommes responsables de l'émeute. La police ne s'est ainsi pas intéressée à chercher les femmes puisque celles-ci étaient considérées comme irresponsables, étant de nature impulsive. Toutefois, une personne sur trois était une émeutière, ce qui n'est pas rien. Les interrogé-e-s ont également contribué à l'invisibilisation des femmes, car quand ceux et celles-ci parlaient, ils tentaient de se distancier de l'action et de ne pas nommer de personnes. Ainsi, ils parlent « des émeutiers » de façon « neutre » et donc au masculin. D'autre part, quand les témoins identifiaient les femmes, celles-ci étaient anonymes ou identifiées par leur lien avec un homme dont le nom était connu. Par cet exemple, on peut comprendre que les émeutières sont invisibilisées par trois processus d'occultation. Elles sont sous-enregistrées par la police, les conditions de production des interrogatoires font en sorte que les personnes se taisent à leur sujet et les témoins mentionnent des femmes anonymes non identifiables, puisque noyées dans la masse. Or, si les archives de la police indiquent que moins de femmes sont arrêtées lors d'émeutes, ce n'est pas qu'elles n'y sont pas, mais qu'elles sont déresponsabilisées (Chevalier, 2012).

Plus actuellement, on peut observer le même genre de processus d'invisibilisation et de déresponsabilisation dans le cas des jeunes femmes criminelles au Brésil. En effet, les femmes sont vues comme plus fragiles et sont donc moins arrêtées et moins visibles. Ainsi, elles ont un traitement différentiel et l'idée de la « fille influencée par son chum » fait en sorte que la justice applique des mesures plus douces, sous prétexte qu'une fille ne peut pas être la tête pensante d'une organisation

riminelle. Ainsi, les femmes sont moins incarcérées que les hommes malgré e fait qu'elles font le même type d'actions que ceux-ci. Ce traitement .ifférentiel a pour effet de stimuler un engagement très tôt des jeunes 'emmes dans le trafic de drogues puisque celles-ci sont moins contrôlées ıar la police. Au Brésil, depuis les 15 dernières années, le taux de jeunes 'emmes condamnées pour des délits violents a augmenté et le trafic de lrogue est devenu le premier motif d'emprisonnement des femmes. Nous rerrons plus loin en quoi l'action criminelle de ces femmes résulte d'un ›rocessus rationnel dont elles assument la responsabilité (Duprez, 2012).

Ainsi, si les femmes sont déresponsabilisées de leurs actions, étant /ues comme des victimes de leurs vies, plusieurs criminologues expliquent la criminalité et la violence de celles-ci par leur nature biologique, par les stades physiologiques propres aux femmes.

> « La femme serait ainsi principalement criminelle à l'âge de la puberté, en période de menstruation et lors de la ménopause. D'une manière générale, la survenue des stades physiologiques modifie (...) non seulement le comportement humoral des femmes (irritabilité, instabilité, agressivité, etc.), mais encore leurs aptitudes : "moins habiles", elles se font plus facilement prendre. » (Cario, 1987)

On assiste donc également à une dépolitisation de la violence des femmes en la renvoyant à l'idée de nature. Les femmes sont ainsi dépossédées de leurs actes. En effet, l'intention derrière leurs actions est dissolue par un traitement différentiel et un pseudo-diagnostic renvoyant à la psychologie individuelle. Cette naturalisation a pour effet d'enlever le statut de sujet capable d'agir des femmes et leurs actions sont renvoyées à la spontanéité et à l'irréfléchi (Parent, 2012).

Emprisonnement et psychiatrisation de la violence et de la criminalité des femmes.

Si c'est par le corps biologique que la violence des femmes est expliquée, c'est en s'attaquant à celui-ci que le système carcéral et psychiatrique tente de résoudre le « problème » et de refonder l'ordre. Le contrôle du corps des femmes est donc justifié par l'interprétation biomédicale, la violence des femmes ne pouvant provenir que d'une hystérie, d'un excès, d'une démesure. On donnera donc des psychotropes aux femmes dont la corporéité est dite pathologique puisque si les femmes sont violentes, c'est nécessairement parce qu'elles sont folles. Ainsi, les

dossiers des femmes criminelles sont remplis de commentaires sur leur mentalité et leurs états d'âme (Parent, 2012).

Afin de résoudre le « problème » de violence et de criminalité, le corps des femmes est également pris comme site de contrôle par la prison. Par les fouilles vaginales et rectales humiliantes à l'entrée et durant l'incarcération, les femmes se voient désappropriées de leur propre corps (Frigon, 2001). Il ne faut pas oublier que les femmes racisées subissent l'appropriation et le contrôle de leur corps par le système carcéral à un autre niveau. En effet, la vision discriminante et hypersexualisée des femmes racisées, vient justifier les agressions sexuelles répétées par les « screws » et réaffirmer la domination des hommes blancs (Davis, 2003). C'est une réelle aliénation que la prison effectue sur les femmes. La surveillance des corps est constante et le corps devient même asexué. Les relations entre femmes ne sont pas vraiment tolérées et même que certaines prisons comme à Fleury-Mérogis ont effectué une ségrégation des lesbiennes jusqu'en 1984. La prison rend difficile, voir presque impossible l'accès à une intimité et à un contrôle sur le corps par les femmes elles-mêmes (Frigon, 2001). Ainsi, les prisons rendent les femmes non seulement démunies économiquement, mais également démunies d'elles-mêmes (Hamelin, 1989).

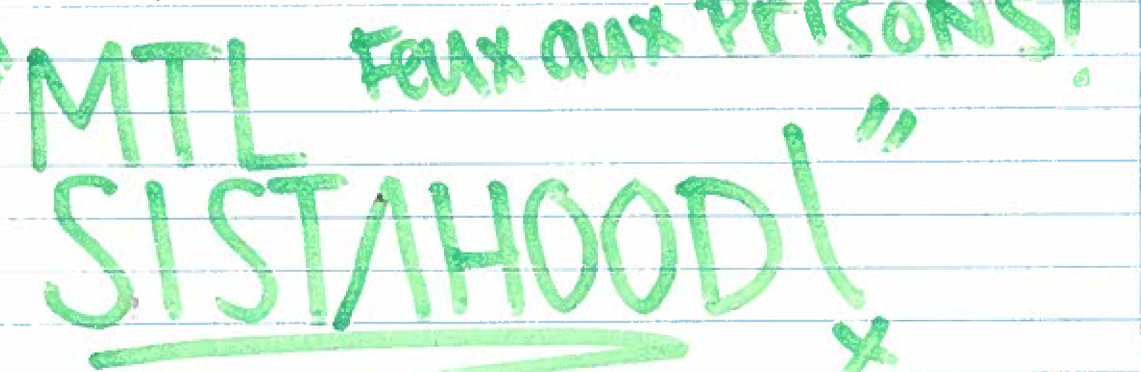
> Lorsque des femmes justiciables sont condamnées pour des crimes violents, elles sont non seulement reconnues coupables d'avoir enfreint des lois pénales, mais ont aussi opéré une brèche dans l'ordre symbolique. Amenées devant la justice pour ce type d'infractions, elles ne sont pas à leur place (Parent, 2012).

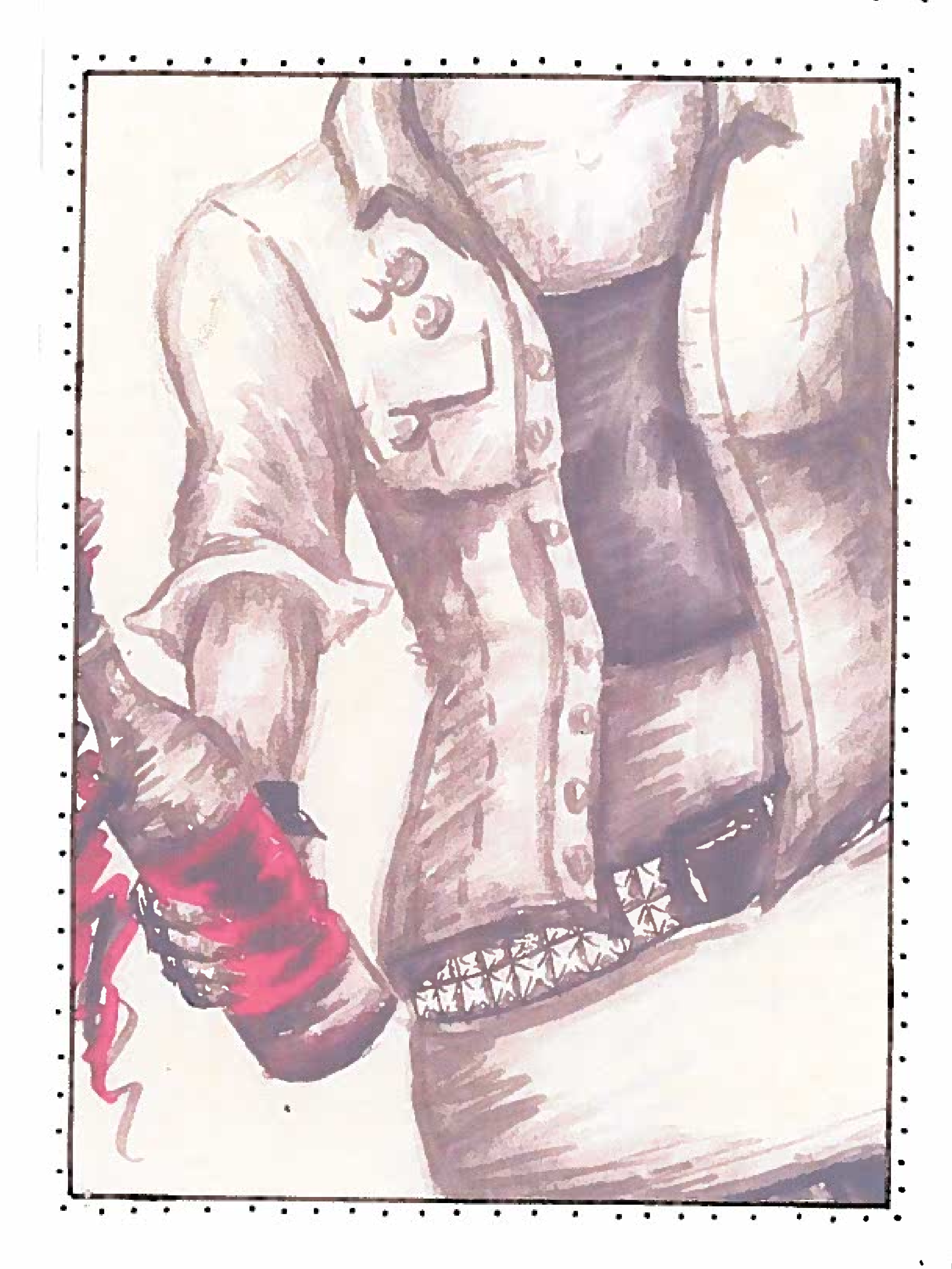
Résistance, réappropriation de son corps et de la violence.

Face à l'emprisonnement, les prisonnières ne restent pas immobiles, au contraire, elles luttent constamment. En effet, par différentes stratégies, elles se réapproprient leur identité. Que ce soit par le maquillage, par l'habillement, les tatouages, les grèves de la faim, l'automutilation ou par les relations entre femmes, elles utilisent des manières de s'approprier leurs corps et d'avoir un contrôle sur celui-ci. C'est dans cette perspective qu'il faut comprendre les femmes non pas comme des victimes de leur nature, mais comme des actrices sociales, des sujets capables d'agir de façon réfléchie (Frigon, 2001).

Que ce soit dans le cas des émeutières à Paris en 1775 ou dans le cas des émeutières d'aujourd'hui, les femmes qui utilisent l'action directe ne le font pas pour des raisons moins rationnelles que les hommes. Même lorsqu'il s'agit de criminalité généralement non politique comme dans le cas des jeunes femmes dans le trafic de drogues au Brésil, il s'agit d'un type d'action rationnelle. En effet, ces filles qui vont jusqu'à devenir chefs de réseaux criminels n'utilisent pas la violence pour « faire comme les gars », elles expliquent la violence qu'elles utilisent comme proportionnelle à la défense de leurs intérêts. Grâce à la criminalité, elles sont capables d'avoir accès à un meilleur statut social. Elles ne font pas de violence gratuite, c'est plutôt par la rationalisation de la violence qu'elles atteignent leurs objectifs. Le respect qu'elles acquièrent fait en sorte qu'elles sont considérées par les autres. Ces bénéfices au niveau économique et au niveau de leur estime font en sorte qu'elles renversent leur situation de domination. Or, ce n'est pas le féminisme qui a gagné les rangs de la criminalité, c'est plutôt par leur pratique criminelle que ces femmes s'émancipent (Duprez, 2012).

L'idée n'est pas de dire que la criminalité et la violence doivent être la solution à tout, mais bien qu'il faut cesser d'exclure les femmes de ce type d'action puisqu'historiquement elles y ont participé et y participent encore et que si elles le font, c'est parce qu'elles se l'approprient comme outil. Les femmes ne devraient pas avoir moins le droit d'être violentes puisque c'est par la pacification des femmes qu'on contribue à maintenir cette situation de subordination. Il faut cesser de penser la violence comme quelque chose de nécessairement irrationnel et lutter contre les visions antiféministes de « la folle » et de « l'hystérique » pour comprendre que l'usage de la violence par les femmes peut et doit être revendiqué comme outil émancipatoire.





Retour sur la tournée d'ateliers du Montreal Sisterhood en Europe

Le milieu antifasciste et les contre-cultures qui y sont reliées véhiculent des idées progressistes et entretiennent des liens avec différents mouvements qui prônent l'égalité entre tous et toutes en plus d'être vus comme des espaces plus inclusifs et où les rapports de dominations sont moins présents. Or, dans la réalité, on se rend malheureusement compte que même dans ces milieux ces rapports de domination persistent. Ce qui nous pousse à nous demander si nos milieux de vie sont vraiment émancipateurs ou si au final, ils ne reproduisent pas les oppressions vécues dans nos sociétés. En effet, des attitudes, propos et comportements sexistes et homophobes continuent de se faufiler dans nos communautés. Le sexisme et les comportements patriarcaux ou machos sont également bien présents. En effet, bien que la présence des femmes dans le milieu soit de plus en plus marquée, les rôles qui leur sont attribués, la façon dont elles sont perçues ou les propos à leur égard ne divergent pas tant de ceux qu'on retrouve de façon générale dans notre société patriarcale. Quel constat peut-on faire de l'état des relations hommes-femmes et de la situation des femmes dans nos milieux militants ? Comment identifier les comportements et attitudes sexistes ? Mais surtout, comment les combattre et bâtir des communautés véritablement égalitaires ?

Cet atelier participatif se divisera en trois parties : Premièrement, nous ferons un bref portrait de la situation des femmes dans le milieu antifa et dans les contres-cultures qui y reliées, à Montréal. Ensuite, nous vous partagerons notre analyse de cette situation et finalement, nous aborderons des pistes de solutions. Cet atelier s'adressant à un public mixte sera donné par le Montréal Sisterhood, collectif féministe radicale, non mixte, visant à combattre le patriarcat et ses effets dans les contre-cultures et le milieu antifa (surtout punk, skin, hardcore, hip-hop et reggae), à Montréal.

Au cours du mois de janvier dernier, des membres du Montreal Sisterhood ont joint les camarades d'Action Sédition dans leur tournée européenne afin de présenter des ateliers sur le sexisme dans les milieux antifascistes et contre-culturels, et ce, dans différentes villes de France et d'Allemagne.

Les contextes dans lesquels nous faisions l'atelier étaient vraiment différents d'une ville à l'autre ; des camarades masculins ont par exemple



critiqué notre atelier, car ils se sentaient attaqués. Ainsi, nous avons fait notre atelier devant presque une centaine de personnes, majoritairement des femmes. Dans certains endroits, des hommes nous ont dit ne pas avoir besoin de notre atelier. Tandis que dans d'autres villes, nous avons rencontré des camarades qui n'hésitent pas à mettre le féminisme de l'avant. Il y a eu aussi des ateliers qui ont attiré plus d'hommes que de femmes. D'ailleurs, certains d'entre eux reconnaissaient leurs privilèges et étaient ouverts à la remise en question.

Nous avons aussi rencontré des femmes qui commencent à s'organiser sur la question féministe qui partagent leurs réflexions et leurs constats, des rencontres super intéressantes avec des groupes féministes, etc.

Sans grande surprise, les femmes de toutes ces villes partagent les constats que nous avions sur le sexisme ordinaire, le rôle des femmes dans le milieu culturel et politique, les violences faites aux femmes ainsi que la vision des femmes. Par exemple, les femmes intègrent les milieux

davantage par les hommes, elles sont moins prises au sérieux et moins présentes en général et sont fortement critiquées quand elles ont des comportements socialement masculins. Il reste difficile pour les militants de reconnaître leurs privilèges et de remettre en question leurs comportements. Ainsi, les problématiques imposées par ce système se manifestent donc de la même façon, mais se vivent différemment selon le contexte dans lesquelles les militantes évoluent.

Des femmes ont aussi partagé avec nous leurs expériences, comment elles ont trouvé cela difficile d'évoluer dans une société sexiste. Par exemple, une femme nous a raconté que durant son adolescence, elle souhaitait être un garçon, pas parce qu'elle s'identifiait comme un homme, mais plutôt, car elle trouvait que la vie serait plus facile ainsi. Depuis que *nous sommes petites, nous évoluons dans une société sexiste* qui nous apprend à avoir un rôle complémentaire à celui des hommes. Ainsi, nous n'avons pas les mêmes chances, les mêmes ressources, les mêmes libertés, etc.

Ensuite, quoique la non-mixité soit un outil et non une fin en soi, ce mode d'organisation est encore peu compris par les camarades masculins. Dans les milieux mixtes, les hommes prennent souvent le crédit pour le travail politique effectué par les femmes et les féministes sont souvent étiquetées et jugées. De plus, à certains endroits, la lutte féministe est non seulement toujours remise à plus tard, mais est aussi rejetée totalement *sous prétexte qu'elle divise la scène et nuit au mouvement antifasciste.* Même si dans ces milieux le féminisme se devait être plus accessible, car nous aspirons à une société égalitaire, les hommes ne s'y intéressent que très peu. On sous-entend encore que les femmes se réunissent en non-mixité pour former des commissions de potins. Il est primordial qu'ils prennent conscience de leurs privilèges et surtout, de ne pas en abuser. Il y a donc un besoin urgent de solidarité entre les femmes.

On a aussi remarqué que dans le cas de violences sexuelles, la problématique du « super-militant » revient. Évoluant dans un milieu majoritairement masculin, le support est plus accessible pour les hommes. Ainsi, ce sont souvent les femmes qui doivent quitter les milieux, car elles ne se sentent plus en sécurité.

De plus, nous avons remarqué qu'en France et en Allemagne, les luttes féministes et anti-sexistes travaillent davantage avec les groupes LGBTQIA* qu'à Montréal.





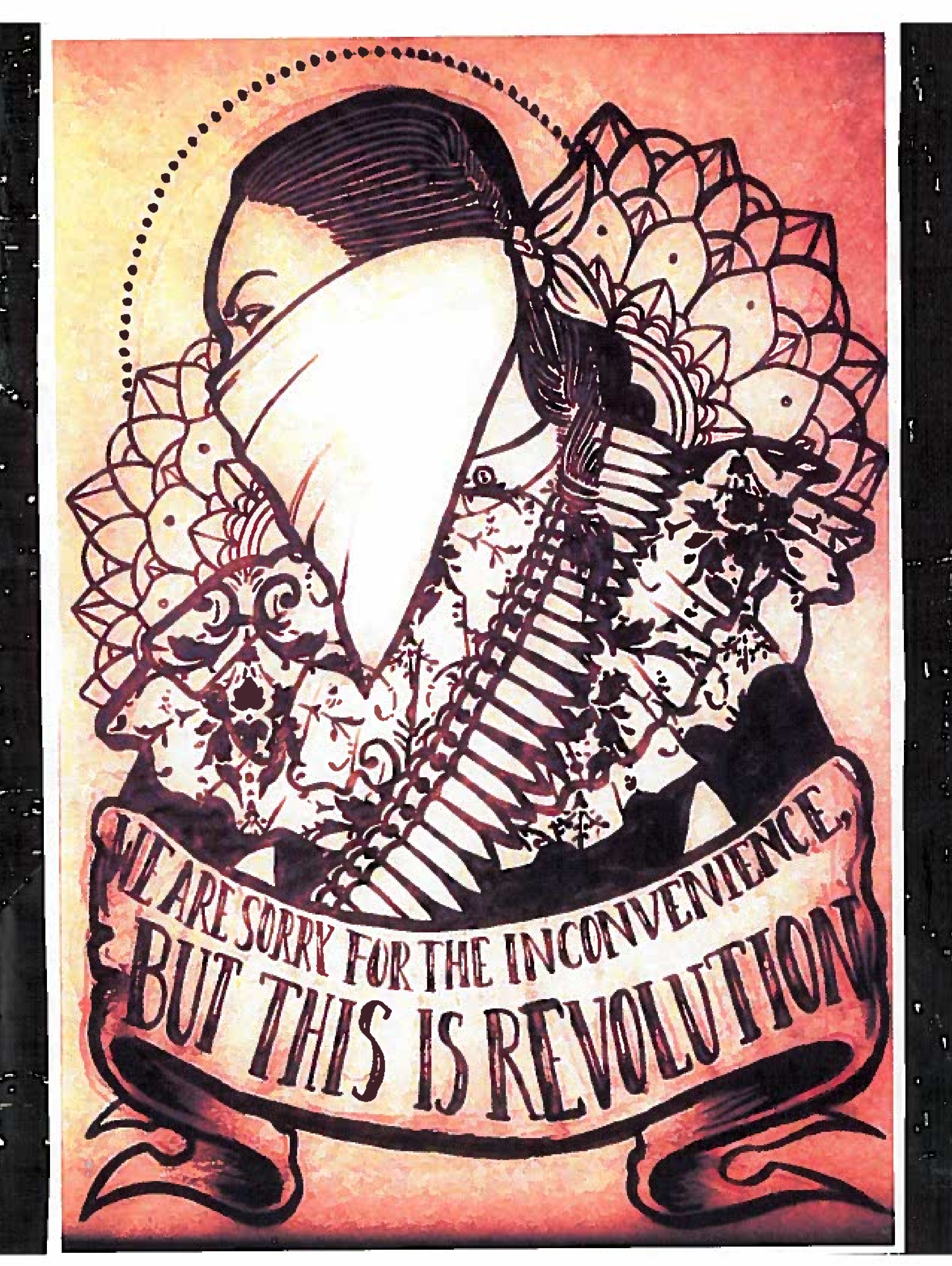
L'Allemagne est un pays où les gens s'organisent plus de façon autonome, dans l'informel, en comparaison au Québec et à la France. Nous nous sommes d'abord demandé si le sexisme était plus présent dans les milieux formels versus les milieux plus affinitaires où il y a moins de structure (par exemple, les squats, petits collectifs, etc.). On nous a répondu que non, le sexisme est tout aussi présent, mais peut-être moins visible que dans les milieux formels. Par exemple, des machos qui habitent dans des squats et qui ne se proposent jamais pour participer aux tâches ménagères. Nous avons remarqué aussi d'autres particularités propres aux villes allemandes. Quoique les luttes de genre soient plus mises de l'avant (ils atteignent, par exemple, souvent la parité), le sexisme s'exprime de façon plus saugrenue. par le paternalisme, par exemple ("je vais te montrer comme faire cela") ou les hommes qui croient avoir des solutions pour les survivantes d'agressions sexuelles, etc.

On a aussi soulevé le fait que durant les shows punk, hardcore, etc., les danses sont souvent violentes et très masculines et les femmes sont mal vues quand elles y participent. Suite à une discussion, nous avons convenu qu'il ne faut pas forcément combattre cette problématique sous prétexte que c'est masculin, mais plutôt s'imposer dans cet espace de danse, permettre aux filles de pouvoir y participer et ne pas les juger.



Ces ateliers nous ont permis de réseauter, de tisser des liens, mais aussi de faire un constat général quant au sexisme. Le patriarcat est un système qui s'insère dans les différentes sphères de notre vie et est renforcé par les sociétés capitalistes dans lesquelles nous vivons. Nous croyons qu'il est important d'essayer de nous désocialiser, de sortir de notre zone de confort, de s'organiser afin de créer un rapport de force.

Ce fût une expérience enrichissante et nous tenons à remercier tout le monde qui nous avez si bien accueillis ainsi que toutes les femmes qui ont accepté de partager leurs expériences. Vous avez été inspirantes !


WE ARE SORRY FOR THE INCONVENIENCE,
BUT THIS IS REVOLUTION


LE CAP ISME EST OTRE MIS
MAN STONS NO COLÈRE